

GRAVES OBSERVATIONS SUR LES BONNES MŒURS.

par Audin de la Brenellerie

(Cioranescu 32870)

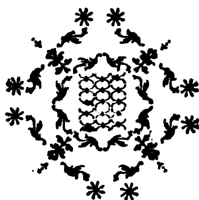
GRAVES OBSERVATIONS SUR LES BONNES MŒURS,

FAITES

PAR LE FRÈRE PAUL,

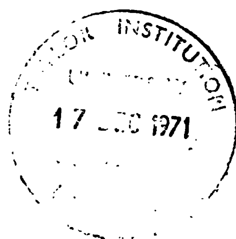
HERMITE DE PARIS,

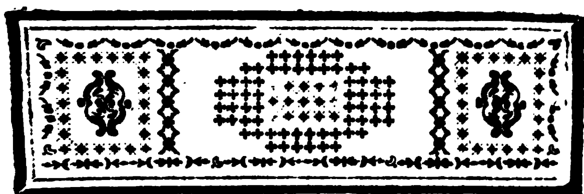
DANS LE COURS DE SES PÉLERINAGES.



A L'HERMITAGE.

M. DCC. LXXIX.


INSTITUTO
17 1971



ÉPITRE DÉDICATOIRE DE L'HERMITE DE PARIS,

A SES SŒURS DE LA MÊME VILLE.

Mes cheres Sœurs,

Ce ne sont point des contes que je vous présente, mais de graves observations, fondées sur de grandes vérités. Par exemple, vous craignez toutes les indiscrets; plusieurs de vous sont malades, & il n'y

en a gueres parmi-vous qui ne se plaisent aux jeux de *Florise*. Plusieurs de ces observations sont des histoires réellement arrivées, telles que je les narre : comme celles qui ont pour titre, *l'Usage du beau monde*, *le cœur maître de soi*, *la femme qui ne veut point d'amant*, *les Amusemens de l'innocence*, & *le troisieme danger de croire*. Je n'y ai rien ajouté : les orner, c'eût été les affaiblir. C'est pourquoi l'une de nos cheres Sœurs, femme de beaucoup d'esprit, & qui fait d'excellentes observations, me disait un jour qu'il ne fallait d'autres gravures à ces petits ouvrages, *que le portrait de ces Dames*. Cette remarque me parut d'une extrême justesse; & c'est à mon grand regret que je n'en ai point fait usage. Ainsi, malgré la mode, cette brochure paraîtra sans estampes; ce qui est tout-à-fait conforme à la simplicité d'un Hermite.

Vous savez bien, mes cheres Sœurs, que quand une belle femme paraît dans une

assemblée, & déploye, dans son maintien, dans ses gestes, dans toutes ses attitudes, de l'élégance & des graces; beaucoup de jeunes personnes s'empressent à la copier, & deviennent bientôt des minaudieres insuportables. C'est le destin de tout imitateur. J'ai vu beaucoup de bonnes gens qui croyaient que le bon *la Fontaine* ne pouvait égarer personne : mais la littérature est un pays où l'on s'égare dès qu'on prend un guide, & où l'on ne s'avance que quand on s'y fraye une route par laquelle personne n'a jamais passé. Ainsi donc, ne me demandez pas pourquoi je n'ai point cherché la naïveté, la maniere & la forme des contes de cet homme inimitable. Il était lui, & je suis moi : son habit n'irait point à ma taille; d'ailleurs, il a fait des Contes, & moi des Observations; c'est bien différent.

Quand une belle femme meurt, on a beau la regretter, on a beau en faire d'au-

tres, jamais aucune femme ne lui ressemblera. Il en viendra qui plairont autant qu'elle ; mais ce ne sera ni le même air, ni les mêmes traits, ni les mêmes graces. Il en est de même quand un homme d'un grand talent disparaît. Ses disciples ne lui ressembleront point : qui veut le suivre de trop près, se perd infailliblement.

Deux grands hommes joûtent quelquefois l'un contre l'autre en traitant le même sujet; mais ils ne s'imitent point. Ainsi, mes cheres Sœurs, vous vous disputez quelquefois les mêmes amans, par des agaceries à peu-près semblables; mais l'une ne copie pas l'autre servilement. Il y a beaucoup d'affinité entre les coquetes de Gnide & celles du Parnasse. Les Muses sont femmes, aussi bien que les Graces; & il y a souvent entre les premieres, les mêmes jalousies, les mêmes tracasseries, les mêmes inconséquences, qu'on a remarquées dans les secondes.

Quelques-unes de vous, mes cheres Sœurs, se font quelquefois dicter leurs lettres, & même leurs billets doux, quand ils sont d'une certaine importance. Elles n'en disent rien, & il n'y a pas le moindre mal à cela. Souvent aussi un faiseur de fariboles emprunte quelques contes à son voisin, il ne s'en vante pas, & cela est une grande faute ; car aussi-tôt le Journal de Paris, & le Journal de Bouillon, & le Journal de Trévoux, & l'An littéraire, & la Gazette littéraire, & la Correspondance littéraire, & le Journal politique, & les Annales politiques, & l'Avant-coureur, & le Courier de l'Europe, & cent autres fondent en tumulte sur le pauvre Auteur, comme un tourbillon qui s'éleve de tous les points de l'horison, & ils ne cessent de répéter, en grondant comme un tonnerre ; il a pris sa comédie à *Goldoni*, sa tragédie à *Shakespear*, son épigramme à *Marot*, son conte dans un *Fabliau*, &c. Un pauvre Auteur alors est bien embarrassé pour fermer toutes

ces bouches qui crient après lui, & qui relevent ſon ſecret. On eſt ſi attentif dans la République des lettres à ne point ſouffrir le pillage, la police y eſt ſi bien faite, qu'on a été juſqu'à ſuppoſer des livres qui n'avaient point exiſté, pour démontrer à de grands Auteurs qu'ils étaient des plagiaires ; & qu'on a ſoutenu dans mille écrits à M. de V...... qu'il avait pris des pages entieres, dans des livres qui n'ont été écrits que pluſieurs mois après les ſiens. Cette accuſation eſt auſſi douloureuſe pour un Ecrivain, mes cheres Sœurs, qu'il l'eſt pour vous de vous entendre ſuppoſer un amant que vous n'avez point eu. Les mauvais plaiſans en rient ; mais enfin cette ſuppoſition n'eſt point agréable pour une femme. Je confeſſe donc très-humblement, que j'ai pris l'idée *du Ruban* dans un très-joli conte de M. *Imbert*, comme il confeſſa lui-même qu'il l'avait empruntée à M. *Jacobi*, qui la tenait d'un autre. J'avoue encore que j'ai pris dans le traité de l'*Art*

de la Comédie de M. *de Cailhava*, le Conte tout entier des *Amusemens de l'Innocence.* Je n'ai fait, pour bien dire, que le rimer. Je ne crois pas, mes cheres Sœurs, en avoir emprunté aucun autre, quoique je ne voulusse pas jurer qu'à force de recherches, on ne trouvât quelques traits semblables dans d'autres Auteurs ; & pourquoi n'aurait-on pas observé, avant moi, ce que j'observe aujourd'hui ? car je ne me pique point d'inventer ; &, pour vous faire ma confession entiere, je vous dirai, mes cheres Sœurs, ce que je répondis à quelques amis sur ce même sujet.

Je ne me pique point d'être couru des Belles ;
Je les aimai beaucoup, je fus peu chéri d'elles.
La plupart, j'en conviens, m'ont joué, m'ont quitté,
Ou m'ont fait en riant cent malices cruelles :
Je ne sais même pas, malgré ma vanité,
Si j'en ai trouvé de fidelles.
Mais du moins j'éprouvai des tours assez plaisans,
Des traits dignes d'orner le plus fou des Romans ;
Des avantures incroyables.

Hélas ! nos douces mœurs ressemblent à des fables.
Oh ! que d'époux seraient surpris,
Si j'avais désigné sous leurs noms véritables,
La Coquete *Florise*, & la prudente *Alix*,
Et la savante *Lycoris*,
Dorville toujours faible & valétudinaire,
Et celle qui jamais ne quitta sa Bergere !
Ne dites donc point, mes amis,
Que j'inventai tous ces récits ;
Dans un livre, il est vrai, je ne les ai point pris,
Mais aux toilettes de nos Belles,
Dans les festins, dans les ruelles,
J'observai tous ces faits, & je les ai transcrits.

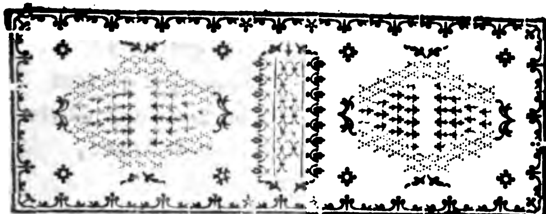
Je suis avec un profond respect, une extrême considération, & un entier dévouement,

MES TRÈS-CHERES SŒURS,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

LE FRERE PAUL, *Hermite de Paris.*

Ce deux Février, jour de Purification 1778.



GRAVES OBSERVATIONS SUR LES BONNES MŒURS.

LIVRE PREMIER.

PREMIERE OBSERVATION.

LA CRAINTE DES INDISCRETS.

L'AMANT qui nuit le plus aux Belles,
Ce n'eſt pas l'inconſtant, c'eſt l'Amant indiſcret.
L'Amour eſt aveugle pour elles ;
Mais hélas ! il n'eſt pas muet.

Sa langue est plus légere encore que ses aîles.
Comment s'en garantir? je l'ignore, & je veux
Contre tous les bavards faire un jour un gros livre.
Délateur des plaisirs, traître envers la beauté,
C'est peu d'être banni de la société,
Tout mortel indiscret est indigne de vivre.

Que de plaisirs de plus, mes amis, nous aurions,
Si nos Dames, toujours à l'abri du mystere,
N'avaient à redouter nos indiscrétions.
Vivre sans un amant est si triste! Que faire?
Je ne sais. Mais du moins écoutez-moi.—— *Glicere*,
Vive, ardente, sensible, & cependant très-fiere,
Par vanité long-temps combattit ses desirs;
De peur qu'on n'en parlât, se priva des plaisirs,
N'était que timorée & se croyait austere.
Mais l'enfant dont la joie est de troubler les cœurs,
Ne voulut pas souffrir que le sien sans tendresses
Fût exempt plus long-temps des humaines faiblesses
Et des communs malheurs.
Soudain à sa vue il présente
Un jeune homme à l'œil noir, à la taille élégante;
Il n'avait qu'un défaut; & ce défaut était
D'être sourd & partant muet.
Ce n'en est point un pour *Glicere*.
C'est un charme de plus; & son cœur en secret
A tous ses rivaux le préfére.

Elle écarte bientôt son époux, ses amans,
Et ses gens,
Reste seule avec lui; l'embrasse, le caresse,
Se livre sans terreur à toute sa tendresse.
L'Amant ne lui fait point de discours superflus,
En vains éloges, en promesse
Les momens ne sont point perdus.
Il agit, il jouit, & soudain recommence :
Entre tous ses plaisirs il met peu de distance.
Dans le court intervalle encor qui regne entr'eux;
Sans proférer un mot, mais s'exprimant des yeux,
Il couvre de baisers le corps de son amante.
Et par ce jeu charmant ranimant tous ses feux,
Il sent bientôt sa vigueur renaissante.
Glicere, quelque temps livrée à son bonheur,
S'applaudit de son choix, vit sans inquiétude,
Des plaisirs amoureux contracte l'habitude;
Et souvent à part soi disait :
Heureuse la beauté dont l'amant est muet.
Tout à coup on lui vient apprendre
Que par un art nouveau par *Pereire* inventé,
Les muets vont se faire entendre,
Et parler sans difficulté.
Glicere, à ce propos, d'un juste effroi saisie,
Maudit son siecle & les Savans,
Et leurs talens,

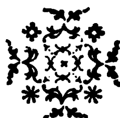
Et ſur-tout la Philoſophie,
Qui ſe mêle de tout, qui veut tout découvrir.
Mon Amant va parler, que vais-je devenir?
Au déſeſpoir ainſi tandis qu'elle eſt en proie,
Son muet amant dans la joie,
S'appliquait ſans relâche à cet art tout nouveau.
Combien il deſirait d'exprimer ſa penſée
A l'objet adoré dont ſon ame embraſée,
Lui peint en traits de feu ſans ceſſe le tableau!
Sa langue encore embarraſſée
A peine proférait un mot en bégayant,
Qu'il court près de *Glicere*; il la trouve rêveuſe,
Indifférente, froide & même rigoureuſe;
Il n'a plus les droits d'un Amant.
Glicere aurait voulu, pour conſerver ſa gloire,
Qu'avant qu'il ſût parler il perdît la mémoire.
Mais faut-il d'un Amant ſe priver tout-à-fait?
Comment en rencontrer un qui ſoit plus diſcret?
Quoi? je ne puis compter même ſur un muet?

Un autre choix pourtant vint conſoler ſon ame.
Un jeune homme, un guerrier, dans un combat affreux,
Bleſſé d'un coup fatal avait perdu les yeux.
C'eſt l'Amour, dit *Glicere*, il m'anime, il m'enflamme;
Il vaut mieux qu'un muet; on lui parle, il répond;
En déguiſant ma voix, en lui cachant mon nom,

Aux

Je jouirai ſans crainte & ſans être connue:
Et ces ſavans cruels dont les maudits ſecrets
Font entendre les ſourds & parler les muets,
Aux Aveugles dumoins ne rendent point la vue:
Sans doute ils n'y parviendront pas.
A ce nouvel Amant en livrant ſes appas,
La prudente *Glicere*,
De ſon muèt bientôt oublia la maniere.
C'était un autre genre, ainſi qu'un autre goût.
Vantant ſes feux, s'exprimant avec grace,
L'Aveugle était bavard, mais il touchait beaucoup.
Ne voyant rien, voulant connaître tout;
Partout avec tranſport ſa main paſſe & repaſſe,
De chercher à s'inſtruire elle n'eſt jamais laſſe.
Glicere avec bonté
Satisfait en riant ſa curioſité:
Et même elle y trouvait aſſez de volupté.
Sans crainte & ſans inquiétude
Elle ſemblait jouir de la béatitude,
Quand le *Muet-parlant*, que ſa légereté
Avait au fond du cœur vivement irrité,
L'épia, la ſurprit; & pour ſe venger d'elle,
A l'Aveugle enſeigna le nom de l'infidelle.
L'Aveugle inſtruit par le muet,
Rit beaucoup avec lui des tours de cette belle.
Mais à tous ſes amis il conta ſon ſecret.

Page dans ſon enfance, & depuis Mouſquetaire,
Il fût mort mille fois, plutôt que de ſe taire.
Il perdit ſon amante : & la triſte *Glicere*,
Loin de ce couple ingrat, périſſait de regret.
Un Sage appaiſa ſes allarmes.
Ils furent indiſcrets, je n'en ſuis point ſurpris ;
Lui diſait-il, en eſſuyant ſes larmes ;
Si l'un de votre eſprit n'a pu goûter les charmes,
L'autre de vos appas n'a pu ſentir le prix.
De vos faveurs, de cette grace inſigne,
Du bien dont il jouit, aucun d'eux n'était digne.
Par cette expérience inſtruite déſormais,
Livrez-vous à l'Amant reſpectueux & tendre,
Qui, digne de vous voir, comme de vous entendre,
Sait priſer votre eſprit & juger vos attraits.
Le cœur ſeul rend diſcret ; s'il ne force à ſe taire,
La vanité bientôt divulgue le myſtere ;
Et la ſeule Amitié ſait garder des ſecrets.



II. OBSERVATION.

LA SAGESSE DE MADAME ALIX.

MADAME *Alix* eſt belle & ſage;
Madame *Alix* avec fierté
A toujours rejetté l'hommage
Des enfans de ſon voiſinage,
Des élégans de la Cité.
Donc au triſte époux qui l'engage,
Madame *Alix* a ſans partage
Conſervé la fidélité,
Et les honneurs du mariage.
C'eſt bien conclure, en vérité.
Mais tout Étranger qui voyage,
Chez Madame *Alix* eſt admis.
Séjourne-t-il dans le pays?
Elle eſt fiere; & ſon cœur ſauvage
Brave ſes amoureux ſoucis.
S'en va-t-il? elle devient tendre;
A ſes chagrins elle prend part;
Et la veille de ſon départ
Elle daigne à ſes vœux ſe rendre.

S'il bavarde ſur ſes appas,
Sur ſes goûts, ſur ſa prud'hommie,
Madame *Alix* ne l'entend pas,
Et ſa gloire n'eſt point ternie.
Madame *Alix* très prudemment
Conduiſait le fil de ſa vie.
Mais de ce bel arrangement,
De ſes ſoins, de ſon induſtrie,
Licidas ſe douta pourtant.
Il feint ſur l'heure un grand voyage;
Prépare un nombreux équipage,
A tous ſes parens dit adieu,
Et déclare à qui veut l'entendre,
Qu'il part pour jamais de ce lieu,
Qu'en Amérique il va ſe rendre.
Puis il court chez Madame *Alix*:
Je pars, dit-il, les yeux en larmes,
Et demain eſt le jour préfix
Qui doit m'enlever à vos charmes.
Il ne me reſte qu'une nuit:
Mais elle ſerait bien plus belle
Que le jour brillant qui nous luit,
Si vous ceſſiez d'être cruelle.
Je vous aimais en *Céladon*,
Je vous ſervirai comme *Hercule*:
Je pars; ſur ma diſcrétion

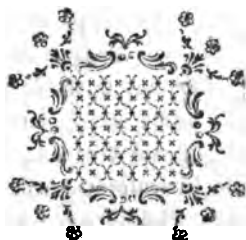
Vous devez être ſans ſcrupule,
Mon abſence vous en répond.
Cet argument eſt aſſez bon,
Dit Madame *Alix*, & je penſe
Qu'il faut ſe rendre à la raiſon,
Et couronner tant de conſtance.
Cette nuit chez moi venez donc.
Il vient, il entre, il trouve en ſomme
Plus de plaiſir qu'il n'en eût onc.
Madame *Alix* le traite en homme,
Qu'on ne doit revoir de long-temps.
Madame *Alix* perd peu d'inſtans;
Il n'en eſt aucun pour le ſomme.
L'Aurore entr'ouvre l'Orient;
Madame *Alix* en la voyant,
Gémit, ſe plaint, dit: C'eſt dommage;
Puis elle embraſſe *Licidas*,
Et lui ſouhaite un bon voyage.
Mais *Licidas* ne partit pas.
Il dit qu'une importante affaire,
Pour quelques jours, retient ſes pas.
Madame *Alix*, fort en colere,
Éprouve un très-grand embarras.
Il reſte; ſaura-t-il ſe taire?
Qu'ai-je fait, & que dois-je faire?
De moi le perfide ſe rit.

Licidas à la fin lui dit :
Je veux une ſeconde nuit. —
— Venez ce ſoir, l'Aube naiſſante
Vous partirez — Je le promets. —
Quoiqu'alors un peu méfiante,
Madame *Alix* fit plus de frais,
Fut plus vive, plus agaçante ;
Exigea plus que l'autre nuit.
Elle voulait qu'il fût réduit,
Qu'il eût un vrai beſoin d'abſence :
Il en eut beſoin en effet.
Il court aux champs avec prudence,
Il s'y repoſe, il s'y refait ;
Puis il revient en diligence.
Madame *Alix* à ce retour
Comprit très-bien que ce voyage
N'était qu'une ruſe d'amour,
Dont *Licidas* faiſait uſage.
Elle lui pardonna ce tour,
Et déſormais plus naturelle,
Elle le prit pour ſon amant ;
Pour quelque Étranger ſeulement
De temps en temps fut infidelle,
Et ne l'aima pas moins pourtant.

Ainſi tout le temps de ſa vie,
Au plaiſir vif du changement,

Elle unit avec induſtrie
Le doux plaiſir du ſentiment.

Son cœur encor plus fortement
Sut réſiſter à la jeuneſſe ;
Et les meres & les époux
L'admiraient , la prônaient ſans ceſſe,
Et pour exemple il citaient tous
De Madame *Alix* la ſageſſe.



III. OBSERVATION.

LA FEMME MALADE.

Du fond de l'Angoumois nouvellement venu,
Débarqué dans Paris, n'ayant encor rien vu;
Mais beau, mais jeune, & fait pour voir dans cette ville
Bien des choſes en peu de temps;
Recommandé par ſes parens,
Florimond ſe rendit chez Madame *Dorville*.
Seule, dans un ſalon doré,
Par la main des beaux arts galamment décoré,
Avec négligence étendue,
Elle était ſur un lit ſculpté, verni, brodé,
Vulgairement chaiſe-longue appellé.
Le jeune homme s'étonne & ſe trouble à ſa vue.
Il craint d'être indiſcret, il penſe qu'elle attend,
Dans cet appareil, un Amant.
Il apprend qu'elle était malade.
--- Vous, malade! Madame, hélas! en vous voyant
Comment donc ſe peut-il qu'on ſe le perſuade?
Ces grands yeux bleus remplis dans ce moment

D'une langueur si douce & d'un feu si touchant,
Ce teint si frais, ce coloris brillant,
Ce sein dont la blancheur m'éblouit & m'enchante,
Ne marque pas en vous une santé constante ?
Que je plains vos beaux jours perdus dans la douleur !

Comme il disait ces mots, on annonce un Docteur,
Homme fort à la mode, & fort prisé des belles :
Aussi pour réussir près d'elles,
Pour briller dans le monde, il avait pris le nom
De la plus aimable saison ;
Il s'appellait *Printems.* (*) Il entre avec aisance,
Il salue avec grace ; il parle en souriant,
D'un ton doux, mais posé, narre avec complaisance
Les cures qu'opéra son merveilleux talent,
Cite ses écrits & sa gloire ;
Puis il conte du jour la scandaleuse histoire.
La malade en sourit. Eh bien, dit-il, & vous ?
Comment cela va-t-il ? Toujours faible, débile ;

(*) On m'assure qu'il y a dans Paris un homme de ce nom, qui exerce la médecine sans être de la Faculté ; il ne ressemble point du tout à ce portrait. Je le crois : on n'a, dans aucune de ces historiettes, voulu désigner personne en particulier. Il faut rendre justice aux Médecins : Aucune classe d'hommes n'a mieux entendu & pardonné la plaisanterie.

Les nerfs sont agacés, des vapeurs, de la bile?....
Voyons. — Il prend son bras, il lui tâte le pouls.
— Il est assez égal... & la langue?... est vermeille:
Cette bouche en fraîcheur n'eut jamais de pareille...
Le sein est toujours dur, & le ventre tendu.
Je puis, & c'est un droit de tout temps reconnu;
Je puis tâter & confesser les belles.
Sur de pieuses bagatelles
Qu'on trompe un Directeur; que d'un air ingénu
On lui dise s'être abstenu
De manger du fruit défendu,
Nul mal de ce péché n'est jamais advenu.
Mais il faut avec nous des récits plus fideles.
L'aveu le plus naïf aux Médecins est dû.
Parlez; depuis hier que vous ne m'avez vu,
Quel régime avez-vous tenu?
Avez-vous bien soupé, bien veillé, bien couru?
Votre époux de ses droits a-t-il fait quelque usage?
— Lui? jamais — Il a tort. Et n'avez-vous reçu
De nul autre en secret l'hommage?
Vous souriez.... J'entends... Oui, mais
Modérément sans doute.... sans excès.
— Oh non! non: je n'en fais jamais.
--- Bon: je vous reconnais; vous êtes toujours sage.
Continuez; prenez dans cette occasion,
De ces petits bols de savon:

De l'eau de veau, des bains ; surtout qu'avec prudence,
Époux, valets, parens, & toute la maison
Laissent de votre sang calmer l'impatience.
La moindre contradiction
Causerait à vos nerfs trop d'irritation.
Qu'on redouble de complaisance.

Il dit ; il part, il salue en passant
Le jeune homme, à l'écart retiré prudemment.
Le jeune homme revient vers le lit de la Belle.
Comment vous trouve-t-il? Beaucoup mieux, lui dit-elle.
Mais, hélas ! voici mon Époux.
Le Médecin vous quitte, & comment allez-vous ?
Lui dit-il brusquement. --- Ma maladie empire.
--- Je le crois ; & comment voudriez-vous guérir ?
Toujours couchée ; ainsi l'humeur doit s'épaissir.....
--- Ah ! vous allez encor me contredire.
Rien ne m'est plus nuisible ; & c'est précisément
Ce que le Médecin, ici, vient de défendre.
Je sens que mes vapeurs vont déja me reprendre.
--- Eh non : non : je m'en vais. -- Ah ! Monsieur, en sortant,
Dites qu'on défende ma porte :
Je ne veux voir personne absolument ;

Je ſens une douleur trop forte.

Le jeune homme auſſi-tôt voulut ſe retirer.
Non, lui dit-elle, non ; vous pouvez demeurer,
Trop de monde fatigue, & la foule m'ennuye.
Tous ces vagues diſcours n'ont pour moi nul attrait.
Une ſeule perſonne a bien plus d'intérêt ;
Sa converſation calme la maladie.

Le jeune homme étonné la parcourt de ſes yeux.
Il rencontre les ſiens, ſi beaux, ſi pleins de feux,
Que ſa voix s'en altére ; il tremble, il balbutie.
En ſouriant elle lui prend la main :
La ſerre en ſoupirant, la porte ſur ſon ſein,
Tant eſt grand le mal qui l'oppreſſe.
Votre mal, lui dit-il, redouble ma ſanté.
Je reſpire la volupté.
Pardon : mais je ne puis contenir mon ivreſſe.
Que faites-vous ? Ah ! ne m'attaquez pas...
Ménagez-moi du moins... je ſuis trop faible... hélas !
Je vais m'évanouir.. Sa tête, avec molleſſe,
Tombe à ces mots ſur le couſſin.
Son œil demi-fermé ne voit plus la lumiere :
Sa prunelle ſe perd ſous ſa longue paupiere :
Et de fréquens ſoupirs agitent ſon beau ſein.
Mais quand de cet état elle fut revenue,

Cruel, qu'avez-vous fait? dit-elle tendrement.
Ah! si ma force ainsi ne s'était point perdue,
Oui, croyez-moi, malgré votre ascendant
Je ne me serais point rendue:
Ou du moins si le sort eût voulu, malgré moi,
Que je subisse votre loi,
Je me serais mieux défendue.



IV. OBSERVATION.

L'UTILITÉ DE LA GÉOMÊTRIE.

JAMAIS femme ne m'attrappa.
—-Tant-pis pour toi : j'en dois conclure
Que jamais femme ne t'aima,
Que tu vécus tout seul, sans la moindre avanture.
Pour moi, graces au ciel! souvent on me trahit.
Mon cœur fut déchiré, j'ai juré, j'ai maudit
Et le sexe, & l'Amour, & l'humaine nature.
Aujourd'hui par le temps instruit,
J'ai beaucoup plus de tolérance;
J'excuse toute belle encline à nous duper :
Et je déclare ici que je bénis d'avance
La premiere beauté qui voudra m'attrapper.
L'esprit devient plus juste à force de science.
Vous l'allez voir par ce récit.

J'ai lu dans un vieux manuscrit,
Qui, du Grec en latin, par un Hébreu transcrit,
Fut épargné des Turcs, lourds vainqueurs de la Grece;
J'ai lu, dis-je, en ce vieil écrit,
Qu'*Archimede* eut une Maîtresse :

Orphée avait appris à la sienne à chanter;
Lynus, à jouer de la lyre,
Épicure, à penser, & même à bien écrire;
Archimede à sa belle apprit à calculer.
Chacun plaît comme il peut, tout savant veut instruire.
Leurs doctes entretiens n'étaient point froids discours.
Si des astres ensemble ils calculaient le cours,
Tes yeux, lui disait-il, sont plus brillans encore
Que ces feux scintillans que l'Arabie adore.
Mon cœur est plus brûlant que l'astre qui nous luit.
Un soir même *Archimede* dit :
Je veux t'enseigner cette nuit,
Par mes embrassemens le nombre des planètes;
Et la nuit il en compta six. (*)

NOTE

De l'Hermite a ses Sœurs.

[*] Le premier de mes devoirs, mes cheres Sœurs, est de vous exhorter à bien faire; le second de vous exhorter à vous bien instruire; & c'est ce que ne font pas tous les livres & tous les Docteurs. Par exemple, lisez tous les Élémens de Géographie ou d'Astronomie; vous y trouverez qu'il y a sept planettes, le Soleil, la Lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter & Saturne: mais régle générale, voulez-vous être bien instruites, oubliez tout ce qu'on dit dans les livres Élémentaires: presque tous répétent de vieilles erreurs; témoins ceux dont il est ici question, & qui vous parlent comme au tems où l'on croyait

Tendrement alors *Lycoris*
Lui dit, en l'embrassant avec un doux souris,
Je croyais qu'en ce rang vous placiez les Cometes.

Lycoris

---

que tous les Globes du Firmament étaient faits pour réjouir nos yeux, & qu'ils tournaient autour de nous tous les jours.

Détrompés aujourd'hui, on nous répète encore qu'il y a sept planètes, quoiqu'on sache bien que cela n'est pas vrai ; que le Soleil & la Lune ne sont point des planètes ; que le Soleil n'est ni opaque, ni en mouvement comme elles ; qu'il est l'Astre autour duquel tournent les six planètes ; car il n'y en a que six. La Lune n'en est point une ; c'est un simple satellite, qui tourne autour de la Terre ; de notre terre qui est bien réellement une planète, & qu'on a oublié dans cette belle énumération des sept, comme on y a oublié aussi les satellites de Jupiter. De sorte que, dans ce compte de sept, il y a réellement plus de fautes que de mots. Au lieu de confondre ainsi toutes les idées, en désignant par le même nom, des astres dont les fonctions & la nature sont très-différentes, il fallait dire, ce qui est vrai, que le Soleil est un astre lumineux, autour duquel les six planètes décrivent des cercles elliptiques plus ou moins grands, dans cet ordre. *Mercure* tout près de lui, *Vénus* un peu plus éloignée, la *Terre* vient ensuite, autour d'elle tourne la *Lune*: *Mars* est plus loin encore, & cependant il n'a point de Lune ; *Jupiter* qui en a quatre, qu'on nomme ses satellites, est à une distance plus considérable. Enfin, la plus éloignée de toutes, c'est *Saturne* qui a cinq *Lunes*, & de plus un anneau, qu'on croit formé de petites Lunes, qui tournent, pressées autour de lui. Ainsi donc sans compter cet anneau, il y a seize astres, tant planètes que lunes, ou satellites qui reçoivent & réfléchissent la lumiere du Soleil,

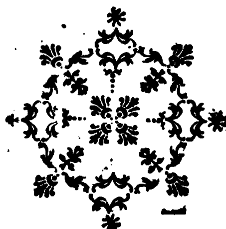
Lycoris ainsi s'instruisait.
Archimede enchanté, bien sûr de sa tendresse
Un jour dans ses jardins errait,
En cherchant quelque nouveau trait
Qui pût instruire sa Maîtresse.
Sur le sable il voit à ses pieds
Des triangles multipliés,
Ils formaient une longue chaîne;
Archimede long-temps la suit.
Vers un buisson de fleurs par elle il est conduit.
Dans cet épais buisson l'œil ne perçait qu'à peine.
Les grapes du Lilas, les touffes du Jasmin,
De l'ardent Chêvre-feuil les aigrettes brillantes,
L'amas de mille fleurs en beautés différentes,

Soleil, & qui marchent en cercle; soit en tournant autour de lui, soit en tournant autour des six véritables planètes. Que veut-on donc dire quand on en compte sept? Pourquoi cette préférence, & pourquoi cet oubli? Il y a de plus, un grand nombre de Cometes, dont je crois qu'il n'y en a que trente ou trente-deux de bien observées. Mais comme elles tournent dans tous les sens autour du Soleil, & que leur ellipse est très-allongée, il ne faut pas plus les confondre avec les six planètes, que la Lune ou les satellites de Jupiter. Il faut des noms différens pour exprimer des objets différens; & c'est à quoi les Savans n'ont pas assez pensé. C'est de-là que provient souvent la confusion qu'on trouve dans leurs ouvrages.

Attirent du Savant le regard incertain.
Sur trois roses naissantes
Qui forment un triangle, il se fixe à la fin;
Dans cet arrangement il soupçonne un dessein:
Sous les fleurs qu'il écarte il avance la main;
Il y trouve un billet; il se met à sourire.
Il est de quelque Amant, se dit-il; mais à qui,
Chez moi, dans mes jardins, ici,
Un amant pourrait-il écrire?
Voyons: il est pourtant assez mal de le lire,
Puisqu'il n'est point pour moi. Sous ces mêmes rameaux
Nous le replacerons. Il l'ouvre, il lit ces mots:
» De ton cher *Azemon*, viens adoucir la peine:
» Ma tendre *Lycoris*, viens, ce soir trouve-toi
» Sous ces myrtes touffus au bord de la fontaine,
» Où tu te rendis à ma foi. «
Il pâlit; il rougit; *Lycoris* infidelle!
Confondons la perfide. Et, la lettre à la main,
Il quitte ce bocage, il franchit le jardin,
Il parcourt sa maison; il la cherche, il l'appelle.
Il ne la trouve point. Confus, désespéré,
Il rentre en ses jardins, il court à la fontaine:
Ce bois, ce lit de fleurs pour son rival paré,
Le murmure des eaux, tout augmente sa peine.
Il fuit ces bords déserts. Dans un bois d'Orangers,
Qui mêlaient de leurs fleurs la blancheur éclatante

A la pourpre des Grenadiers,
Il crut ouïr soupirer son Amante.
Il vole, il apperçoit le jeune *Agathias*,
Renversé mollement sur le sein d'une belle,
Et pressé de ses deux beaux bras.
Il jette un cri terrible, il prononce; C'est elle.
Agathias s'enfuit; *Lycoris* sans effroi
Lui répond: eh bien oui, c'est moi.
---Eh quoi donc, à plusieurs vous êtes infidelle?
Lisez, femme perfide.—Eh quoi,
D'où vient une telle colere?
Si vous vous étonnez de me voir si légere
Pour un Calculateur vous avez mal compté.
J'appris cet art de vous. Or, vous allez connaître
Si mon compte est plus juste, & si j'ai profité
Des leçons d'un aussi grand Maître.
L'homme fait l'amour quarante ans;
La femme à peine vingt : mais la nature sage,
Plus qu'à vous nous donna des sens.
Ainsi pour rendre égal cet inégal partage,
Une femme toujours doit avoir deux Amans.
Mon calcul est fort bon; il est fort en usage.
Sans cela, très-certainement
Des hommes la moitié se passerait de femme.
Si quelque ignorante me blâme,
Toujours à ce calcul femme experte se rend.

Je dis plus, Syracuse est une Ville immense;
Mille Étrangers sans cesse abordent nos climats,
Et leurs femmes n'y viennent pas.
Ainsi pour qu'aucun d'eux ne meurt d'abstinence,
Pour le bon ordre enfin, chaque femme, je pense,
Doit entre trois amans partager ses appas.
Archimede étonné de sa rare science,
Refit ce long calcul; & n'en pouvant douter,
Le compte est bon, dit-il, on n'en doit rien rabattre.
Mais si l'on veut tout supputer,
Il y faut encore ajouter:
Dans un climat si chaud, femme en doit avoir quatre.



V. OBSERVATION.

PLATON ET LES GRACES,

OU

L'ÉGAREMENT DU SAGE.

L'ANTIQUITÉ l'a dit expressément,
Si tu suis des neuf Sœurs assidument les traces,
Tu ne fais point assez; il faut en les servant,
Il faut sacrifier aux Graces.
Ce précepte me plaît : j'aime qu'en écrivant
L'esprit soit animé des feux du sentiment.
Mais de ces Déités le goût plein de justesse
N'accepte pas les vœux de tout Amant.
On échoue à Cythere aussi bien qu'au Permesse,
Et partout les succès ont coûté du tourment.

Pour mieux connaître & l'homme & la nature,
Sur son vaisseau, *Platon*, de mers en mers,
Comparait & les mœurs & les états divers,
Et les loix & les arts, & jusqu'à la structure
Des peuples différens de ce vaste Univers.

La Gloire était alors son unique Maîtresse.
Jeune encor & partout vanté,
Il conçut dans son cœur un peu de vanité:
Il crut qu'il possédait en effet la sagesse;
Et tandis qu'absorbé dans ces doux sentimens,
Du poison de l'éloge il s'enivrait lui-même,
La foudre gronde, éclate, & les flots & les vents
Offrent partout la mort aux Matelots tremblans.
Platon, seul sans effroi, dans ce péril extrême,
Dispose, ordonne, agit, prévient mille accidens;
Mais ne pouvant dompter les fureurs de l'orage,
Malgré l'art qu'il déploye il fait enfin naufrage.

Du haut de son vaisseau qu'engloutissait la mer,
Il s'élance à la nage, il lutte avec adresse,
Contre ces flots nombreux qui l'assiegent sans cesse,
Qui roulent sur sa tête, ou l'emportent dans l'air.
Au travers des écueils dirigeant son passage,
Évitant d'y toucher il gagne le rivage.
Je vis, j'étudirai: ces climats m'offriront
Des objets inconnus qui, du moins, m'instruiront.
Il dit, & de ses yeux il parcourt cette plage.
Des plus brillantes fleurs ces bords étaient semés,
Des parfums les plus doux les airs sont embaumés.
Des ruisseaux serpentaient dans les plaines voisines;
Des berçeaux de Jasmins, des forêts d'Orangers,

De Myrtes, d'Aubépins, d'éclatans Grenadiers,
D'un long tissu de fleurs couronnaient les collines.
Il trouve à chaque pas un spectacle enchanteur.
Il s'égare au hasard de retraite en retraite.
De la mousse perçant la flexible épaisseur,
La Pensée & le Thim & l'humble Violette,
Offraient un doux tapis étendu sous ses pas,
Tandis qu'en se courbant l'Acanthe & le Lilas
Formaient un dais de fleurs pour ombrager sa tête.

Tout le charme en ces lieux; il s'émeut, il s'arrête;
Il craint de s'éloigner de ces bosquets charmans:
D'une divine voix il entend les accens.
Trois jeunes beautés demi-nues,
Différentes d'attraits, de maintien, d'agrément,
Toutes trois cependant paraissant ingénues,
Sous ces mêmes berceaux s'avançaient en riant.
Il les voit, il se trouble, il vole au-devant d'elles.
Toutes trois en ces lieux l'invitent à rester:
Vous ne trouverez point de retraite plus belles,
De lieux plus doux à fréquenter.
Il y consent, & bientôt il oublie
Et l'éloquence & l'art des vers,
Et l'étude qui fut le charme de sa vie,
Et son Maître *Socrate*, & même sa patrie,
Et le reste de l'Univers.

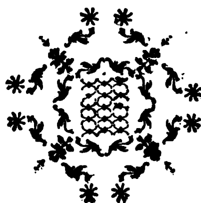
Il ne voit que ces ſœurs, il ne veut que leur plaire.
Ces refus engageans, ces légeres faveurs,
Qui paraiſſent toujours promettre la derniere;
Ces fuites, ces retours, tous ces jeux enchanteurs,
Qui même en les trompant ſéduiſent tous les cœurs,
Lui faiſaient éprouver par un effet contraire,
Et les plus doux plaiſirs, & d'ameres douleurs.
Mais enfin à l'étude, au bonheur, à la gloire,
Il préférait ſa peine & ſes langueurs.
Il ne veut plus ſur lui remporter la victoire;
Il ne veut que fléchir ces ſœurs.
Ses talens enfouis devenaient inutiles :
S'il chantait quelquefois, il chantait des Idylles.
Minerve s'en plaignit dans le Conſeil des Dieux ;
Les Graces, je le ſais, ont ſouvent des caprices,
Dit-elle, mais pourquoi le rendre malheureux?
On ne leur a permis les tendres artifices
Que pour rendre conſtans les mortels amoureux,
Non pour faire des injuſtices.
Tout l'Olympe en convint: *Platon* dans ſes amours
Était ſi vrai, ſi tendre, avait tant de conſtance,
Que les Déeſſes même avouaient ſans détours,
Que ſes feux méritaient une autre récompenſe.
L'Amour même à Cythere apporta ce décret,
Les Graces ne ſont pas cruelles;
Platon était preſſant, l'Olympe l'ordonnait,

Elles n'avaient été que trop long-temps rebelles,
Il fallut obéir à l'Amour qui parlait.
Heureux & triomphant, *Platon* leur fut fidele.
Son génie en conçut une chaleur nouvelle.
Sans jamais les quitter cultivant ſes talens,
Il conſultait leur goût, il marchait ſur leurs traces,
Toutes trois lui prêtaient de nouveaux agrémens,
Et ſes rares écrits furent depuis ce temps
Inſpirés par *Minerve* & dictés par les Graces.

ENVOI.

O Graces ! ô *Minerve!* ô filles d'*Apollon!*
Je vous ſers comme lui. Diſciple de *Platon*,
Des Graces j'ai trouvé la plus touchante Éleve.
Que mon ſort ſoit pareil! que mon deſtin s'acheve!
Digne objet de mes vers, & ſurtout de mes vœux,
Qu'on aime d'autant plus que l'on te connaît mieux;
Ceſſe de réſiſter à ma flamme, à mes larmes;
Au cri de ma douleur, à tes propres deſirs,
Ton cœur eſt né ſenſible, inſtruit de mes alarmes,
Il ne ſe plaira point à cauſer mes ſoupirs.
Viens ranimer les ſons de ma mourante lyre.
De mes faibles talens tu dois compte aux humains;
Dirigé par ton goût, que ton eſprit m'inſpire;

Écrits sur tes genoux, faits sous tes yeux divins,
Mes chants seraient plus doux. Viens; qui t'arrête
encore?
Éprouvé par le temps, la Constance, la Foi,
L'Estime, l'Amitié, tous les Dieux sont pour moi.
Viens, ne t'obstine plus à combattre leur loi,
A refuser un Amant qui t'adore,
Qui ne veut que t'aimer, qui ne vit que pour toi;
Viens, partage les feux de ce cœur qui t'implore,
Console ses douleurs, appaise son effroi,
Et céde au sentiment dont l'excès me dévore.



VI. OBSERVATION.

LES DANGERS DE LA MÉDISANCE.

Lise pour cacher ses faiblesses,
De tous ses amans médisait :
En ridicules les tournait :
A son époux même faisait
Confidence de leurs tendresses;
Et sortant de leurs bras, devant eux affirmait,
Qu'à nul d'eux elle ne cédait :
Et par le mal qu'elle en disait
Elle imaginait faire croire
Qu'elle avait la vertu que sa bouche affectait,
Et qu'ainsi nul ne formerait
Un soupçon qui flétrît sa gloire.
Damis, *Valsein*, *Lornai*, *Licidas*, *Valincours*,
Vingt autres dont le nom échappe à ma mémoire,
Instruits de ses motifs, rirent de ses discours.
Un Abbé s'en fâcha; la Monacale engeance
Se venge en nous prêchant de pardonner l'offense.
Il court de ses rivaux trouver les moins discrets,
Excite leur courroux, les anime contr'elle,

Et se fait livrer des billets
Qu'ils avaient reçus de la belle.
Il rassemble soudain l'époux & les parens,
Et les amans,
Et les rivales qu'avait *Lise*.
Il leur donne un festin. On chante, on boit, on rit;
Les esprits égayés, on plaisante, on médit;
Chacun conte une histoire, & ce qui scandalise
Est toujours ce qu'on applaudit.
Enfin le noir Abbé leur dit :

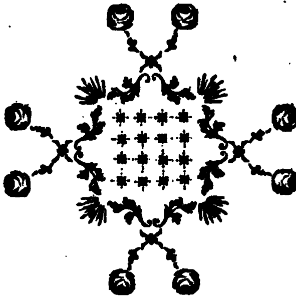
Je sais, Messieurs, une histoire nouvelle,
Qui tous vous intéresse : On ne m'a point appris
Le nom de l'Héroïne; elle est jeune, elle est belle,
Et vous la connaîtrez par le récit fidele
De ces faits que j'ai recueillis.
Qu'elle ait beaucoup d'amans, que souvent elle en change,
C'est un fait très-commun, & qui n'a rien d'étrange.
Mais que l'amant entre ses bras admis,
Sur son cœur n'ait aucun empire :
Que pour masquer son choix prévenant les esprits,
Au lieu de le vanter, elle cherche à lui nuire,
Que sans cesse avec art, elle ait soin d'en médire,
C'est un péché plus rare, & même à mon avis
Très-peu de femmes l'ont commis.

Elle fait mieux encor : sa docte prévoyance
Craignant que ses rivaux, des plaisirs qu'ils ont pris,
Ne se fassent la confidence,
Elle les rend l'un de l'autre ennemis.
La reconnaissez-vous? Ces traits peuvent suffire.
Ses lettres de son nom pourront mieux vous instruire.
Vous en reçûtes tous : voyez discrets galans,
Ce qu'elle écrit à l'un de ses autres amans.
A ces mots sur la table, il jette devant elle
Un énorme paquet des lettres de la belle.
Chacun en prend une, & la lit,
Et pâlit.
En vain *Lise* tremblante, en proie à mille allarmes,
Voulait cacher son trouble, & retenir ses larmes;
Ses rivales & ses amans,
Et son époux & ses parens,
Déja près d'éclater frémissaient en silence;
Quand d'un ton ferme & froid le malheureux *Lemance*
Qui, long-temps le jouet de sa légereté,
Avait fort à se plaindre, & fut très-maltraité,
Dit tout haut; mon très-cher Abbé,
Digne enfant de l'Église, ame noble & discrete,
C'est une calomnie, on vous en imposa;
Cette écriture est contrefaite,
Et ce sont des billets qu'un fourbe composa.
Un cri part & s'éleve, on l'allait contredire,



Et de la vérité chacun voulait l'instruire,
Lorsque d'un ton plus fier *Lernance* repartit,
Je le soutiens, Messieurs, croyez ce que j'ai dit:
Cette écriture est fausse, & très-mal imitée:
Qui le nie a menti, ma preuve est mon épée.
A ces mots tout se taît; & *Lise* recouvrant
Ses esprits égarés, leur dit d'un ton tremblant,
D'une femme en effet ce n'est point l'écriture.
Son époux, sans le croire, ainsi qu'elle l'assure.
Autant en dit chaque parent.
Ses amans étonnés, mais admirant *Lernance*,
Et non moins généreux, affirment que jamais
Aucun d'eux n'a reçu ces prétendus billets.
Lernance alors se leve, & sa rare prudence
Des mains de ses rivaux reprend en diligence
Ces écrits scandaleux,
Les met sur un brasier & les brûle à leurs yeux.
On l'applaudit & *Lise* enfin respire,
L'Abbé reste confus & frémit devant eux.
Chacun en le raillant, de chez lui se retire.
Soudain à son époux, qui d'abord se fâcha,
Lise avec art persuada
Que ces billets brûlés ne furent jamais d'elle.
Que l'Abbé s'indignant de la trouver cruelle,
Pour la perdre les inventa.
Son époux à la fin crut à son innocence.

Et le lendemain à *Lernance*,
Lise de tant de soins donna le digne prix.
Elle crut ses conseils, suivit tous ses avis;
Et depuis,
Abjurant à jamais l'art de la médisance,
Pour faire sur ses goûts observer le silence,
Sut de tous ses amans se faire des amis.



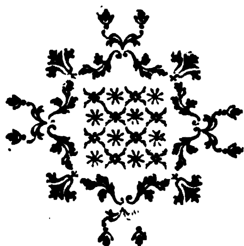
VII. OBSERVATION.

L'USAGE DU BEAU MONDE.

Oui, mes amis, je veux vous dire
Un fait nouveau, très-sûr, exempt de fiction,
A moi-même arrivé. Noble & vive leçon
Qui me forma beaucoup; & qui doit bien instruire
Les jeunes gens à la discrétion.

Eh quoi! disais-je, à la brillante *Ermelles*,
L'Idole du grand monde & l'exemple des belles;
Chaque jour vous semblez vous éloigner de moi!
Ce Colonel, hélas! vous rend-il infidelle?
Par-tout il suit vos pas. —— Vous me raillez, dit-elle;
Mais cet homme est charmant, bien fait, la jambe belle.....
De plus, savez-vous bien qu'il soupe avec le Roi?..
—— Il soupe avec le Roi!... Je vous entends cruelle;
C'en est fait & vous me quittez,
Vous vivez avec lui. —— Monsieur, vous m'insultez;
On n'a jamais dit une chose telle.
—— Qui? moi, je vous insulte en vous interrogeant,
En

En voulant éclaircir & mon sort & le vôtre?
En cherchant à savoir si je suis votre amant,
Ou si vous préférez quelqu'autre?
—Oui, Monsieur, c'est manquer aux usages reçus,
À mon sexe, aux égards qui dumoins lui sont dus.
Sur tout ce qui déplaît il faut savoir se taire.
Que je vous quitte ou non, il n'est pas nécessaire
De me le demander; vous devez bien le voir.
Et quant au successeur que vous pourriez avoir,
Que vous importe-t-il? Si je deviens volage,
Changez; mais sachez vivre, au bon ton formez-vous;
Soyez discret, poli, respectez tous nos goûts,
Et du grand monde enfin connaissez mieux l'usage.



VIII. OBSERVATION.

ON TROUVE ASSEZ D'AVENTURES SANS COURIR.

Je revenais d'Angleterre:
Chloé me dit en riant:
Faut-il, Chevalier errant,
Parcourir ainsi la terre,
Pour avoir, chemin faisant,
Quelque rencontre plaisante,
Ou pour trouver en passant
Quelqu'aventure piquante,
Quelque étrange événement?
Lorsqu'à moi, moi Casaniere,
Il en arrive souvent
Sans sortir de ma Bergere.



IX. OBSERVATION.

LE CŒUR MAITRE DE SOI.

Vous venez de Paris ! eh bien, quelles nouvelles ?
C'eſt un tribut qu'on doit aux habitans des champs :
Que diſent les Anglais ? que font les Inſurgens ?
L'Empereur ſe plaît-il dans le pays des Francs ?
La Czarine & le Turc n'ont-ils pas de querelles ?
---Meſſieurs, excuſez-moi : je ſuis trop mal inſtruit ;
Je vis loin de la Cour, & ſurtout des affaires.
J'ignore ce qu'on fait, je crois peu ce qu'on dit.
En reſpectant les Rois, j'oſe blâmer leurs guerres.
---Eh bien ! laiſſons-là les Grands ;
Et ces nobles bagatelles
Que l'on nomme événemens.
Mais vous connaiſſez les Belles,
Parlez, les femmes ſont-elles,
Comme dans mon jeune temps,
Toujours tendres & fidelles ?
Et toujours pour les Romans
Offrant d'excellens modeles ?
--- J'ignore ce qu'il en eſt.

Je crois bien qu'elles ſont telles:
Décidez-en ſur ce trait.

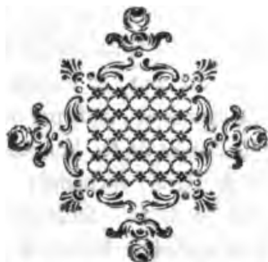
J'aimais, j'adorais *Melphiſe*;
Je brûlais avec fureur.
Si jamais de plus d'ardeur
Amant n'eut ſon ame épriſe;
Nulle femme n'eut jamais
Plus de goût, plus de fineſſe,
Grace plus enchantereſſe,
Ni de plus piquants attraits.
Au bal, au Cours, à la Meſſe,
Partout je la pourſuivais.
Et toujours avec adreſſe,
Sans me fuir, ſans m'éviter,
Sans paraître réſiſter,
Elle m'échappait ſans ceſſe.
O ruſe! ô rage! ô détreſſe!
Que de tourmens je ſouffris!
Toujours vif, toujours en tranſe,
Toujours plein de vigilance,
Un matin je la ſurpris,
Belle, ſans art, ſans défenſe,
Telle qu'on eſt en ſon lit.
Du tranſport qui me ſaiſit
Peignez-vous la violence.

Melphise sans résistance,
En souriant se rendit.
Je suis, lui dis-je, ô ma Belle!
Le plus heureux des humains.
Le lendemain auprès d'elle
Plus amoureux, je revins.
Je lui vantai ma tendresse,
Je l'assurai de ma foi,
Je lui montrai mon ivresse:
Elle me dit, » calme-toi :
» Je ne suis point ta maîtresse,
» Toujours exempt de faiblesse,
» Mon cœur est maître de soi.
» Nul n'obtiendra ma tendresse,
» Nul ne régnera sur moi. »
Le désespoir, la colere,
A ce discours m'ont saisi.
Larmes, transport, ni priere,
Hélas! ne m'ont réussi.
Non, jamais rien n'a fléchi
Cette humeur étrange & fiere.

Vous qu'étonnent mes récits,
Parlez, que devais-je faire?
Qu'eussiez-vous fait, mes amis?
Indignés d'un tel caprice,

Loin de ses trompeurs attraits,
Vous eussiez avec justice
Peut-être fui pour jamais.
Je fuis aussi : mais près d'elle
Mon amour me ramena.
En revoyant la cruelle
Mon désespoir se calma ;
Elle me parut plus belle,
Et mon cœur lui pardonna.
Après plus d'un an de peine,
De soin, d'espérance vaine,
Et d'inutiles combats,
Tout-à-coup cette inhumaine
Un soir m'admit dans ses bras.
A ma honte je confesse
Qu'alors je me crus vainqueur :
Je pensai que ma tendresse
Avait subjugué son cœur.
Je me trompais : toujours fiere,
Toujours superbe & légere,
Toujours maîtresse de soi,
De l'Amour cette ame altiere
N'avait pas subi la loi.
Frappé d'un coup de tonnerre
J'aurais été moins surpris ;
Mais je n'eus point de colere,

Aujourd'hui même j'en ris.
O femme trop singuliere!
Femme étrange dans ton goût!
Tel est donc ton caractere?
Eh bien! mon cœur s'y résoud,
Par un troisieme caprice,
A mon amour rends justice,
Et je te pardonne tout.



X. OBSERVATION.

SENSIBILITÉ VAUT MIEUX QUE VANITÉ.

D'UN Poëte fameux on vantait les ouvrages,
Et chacun s'honorait d'être connu de lui:
Plusieurs par vanité l'appellaient leur ami.
Deux femmes qui déja ressentaient les outrages
Du temps qui détruit tout, & surtout la beauté;
Deux femmes se vantaient, aussi par vanité,
D'avoir été jadis l'objet de ses hommages.
Combien je l'avais enchanté!
Disait l'une: occupé de moi seule sans-cesse,
Tout le jour à mes pieds exhalant sa tendresse,
La nuit il m'adressait des vers.
Pour tout autre sujet sa lyre était oisive.
Oh! combien j'ai joui des maux qu'il a soufferts!
Me jouant de son cœur; à lui nuire attentive,
J'aimais à recevoir ses inutiles vœux.
Qu'il était fou! qu'il était amoureux!
Et moi que j'étais fiere, en dédaignant ses feux,

De retenir ainſi ſa grande ame captive !
Je l'ai rendu bien malheureux.
L'autre lui dit tout bas : nous différons, Madame ;
J'ai reçu, comme vous, le tribut de ſa flamme :
De mes faibles attraits au moins autant épris,
Mon portrait eſt partout gravé dans ſes écrits.
J'animais ſes talens ; j'enflammais ſon génie ;
Sa gloire m'était chere. Aux mortels enchantés
Je préſentais ſes vers à mes pieds enfantés,
Et je le conſolais des chagrins de l'envie.
Quand l'Amour nous quitta, je reſtai ſon amie.
Vous vous applaudiſſez d'avoir fait ſon malheur :
Je ne me vante point ; mais j'ai fait ſon bonheur.
Madame, or maintenant, dites-moi, je vous prie,
Qui des deux mérita d'être la plus chérie ;
Eut des plaiſirs plus vifs, plus tendres, plus touchans,
Et j'oſe dire encor des jeux plus innocens ?

ENVOI.

Vous que nous aimons tous ; vous ſi fiere & ſi belle ;
Entre ces deux beautés choiſiſſez un modele.
Voyez, examinez, peſez tout ; mais ſongez,
Malgré les vains diſcours, & les ſots préjugés,
Et la morale de la chaire,

Que le Saint a fait grace à la femme adultere,
Dont le cœur prit pitié des maux de ses amans,
Et qu'il la défendit contre un arrêt sévere
Qu'allaient porter de vieux Pédans.
Mais il n'eût point fait grace à la femme orgueilleuse,
Qui voyant d'un œil sec ses amans dans les pleurs,
Met sa barbare joie à causer leurs malheurs,
Et sait les tourmenter plus que se rendre heureuse.



XI. OBSERVATION.

LE DANGER DE CROIRE.

Nous aimons tous à conter quelque histoire :
Ce plaisir est fort doux, bien qu'il soit innocent.
Je ne m'informe point si le Conteur nous ment,
Et je demande seulement
Qu'il ne prétende point m'obliger à le croire.
Croire est fort dangereux. Vous pensez autrement,
Je le trouve fort bon. Écoutez cependant
Un fait sur lequel je me fonde,
Pour ne pas tout croire aisément.
Un Moine las de vivre oisif en son couvent,
Obtint de son Prieur d'aller courir le monde.
Il traverse des mers la barriere profonde,
Et va près de Goa, prêcher le peuple Indou,
Antique sectateur de *Brame* & de *Vitsnou* :
Mais que les Musulmans, ses vainqueurs & ses maîtres,
Arrachent à la foi qu'il tient de ses ancêtres.
Tel était le destin du pieux *Mirza-zou*.
Homme crédule & débonnaire ;
Ses innocentes mains faisaient fleurir sa terre.

Une vache, un verger, quelques arpens de ris,
Des mûriers, des cocos composaient sa richesse.
Deux femmes partageaient son lit & sa tendresse,
Présidaient à sa table & filaient ses habits.
L'une avait quatorze ans; l'autre approchait de trente.
La paix régnait chez lui; chacune était contente.
Un *Dervis* arriva, leur prêcha l'Alcoran,
Toucha le cœur de l'épouse premiere,
Et fit le mari Musulman :
Puis de cette œuvre pie exigea le salaire.
L'Indou fut surpris du marché :
Mais de l'animal saint que dans l'Inde on révere,
Pour prix de son prépuce avec art retranché
En faveur du *Dervis* il fallut se défaire.
Sa femme convertie écoutant les avis
Que contre son époux lui donnait ce *Dervis*,
Pour lui de jour en jour devint moins complaisante.
Sa jeune épouse au moins dans sa foi plus constante,
N'adorait que *Brama*, n'aimait que son époux :
Consolé par ses soins, son sort était bien doux.
Notre Moine survint. Le mari, les deux femmes,
Sans art, sans défiance, avec simplicité,
Lui prodiguent les dons de l'hospitalité.
Pour les récompenser, il veut sauver leurs ames.
Il parle à la plus jeune; il lui dit : notre loi
Ne permet point que l'homme inconstant dans sa foi,

Entre deux femmes se partage.
C'est faire à votre sexe un trop sensible outrage:
Chacune doit avoir un mari tout à soi.
Ah! vous avez raison, dit la jeune personne,
Votre Religion est la vraie, est la bonne;
J'en suis pénétrée & j'y croi.
Bientôt de son époux confiant & docile,
Et du *Dervis* très-mécontent,
Elle eut l'art de changer la croyance facile,
Et fit un bon Chrétien d'un mauvais Musulman.
Le Moine sur leur front soudain ses mains impose,
Et d'une eau pure & sainte en priant les arrose:
Que vous êtes heureux! votre salut est fait.
Vos ames du Démon ne seront plus la proie.
Vous allez prendre part à l'éternelle joie.
Mais du Baptême en vous, vous détruiriez l'effet,
Si vos femmes encor partagaient vos tendresses.
La premiere elle seule a droit à vos caresses.
Vous fuirez la seconde : il la faut éloigner.
Dans Goa, sur le champ, il la fait emmener,
Malgré ses cris, malgré l'époux qui la réclame.
Hélas ! ils s'appellaient, ils se suivaient des yeux;
Ils se tendaient les bras, ils les levaient aux Cieux.
Inutiles efforts ! On s'oppose à leurs vœux;
On obéit au Moine; on enleve la femme.
A l'époux désolé d'un ton dévot & doux,

Le Moine dit : » Mon fils, mon fils, consolez-vous ;
» Il faut faire à son Dieu ce léger sacrifice.
» J'arrache pour jamais votre ame au précipice.
» Peut-on trop acheter un éternel bonheur ?
» La dixme de vos biens appartient au Seigneur.
» Tout Chrétien doit payer ce tribut avec joie.
» Les fruits de vos vergers, ces champs couverts de ris,
» Ces arbres couronnés de coton & de soie, (*)

NOTE

De l'Hermite a ses Sœurs.

[*] Si vous admettez auprès de vous, mes cheres Sœurs, quelque Voyageur qui ait parcouru la Sicile, le Royaume de Naples, l'Isle de Malthe, & qui ait même été jusqu'en Grece, & jusque dans la Syrie, il ne manquera pas de vous dire que le Cotonnier n'est point un arbre; que c'est une plante haute de trois à quatre pieds, qu'il en a vu des champs, & qu'il mérite mieux d'être cru que moi. Mais rappellez-vous, mes cheres Sœurs, que je vous ai déja exhortées à vous bien instruire : joignez donc à ce Voyageur un autre Voyageur qui ait été plus loin, il vous dira que dans les Indes le Cotonnier est un arbre de huit à dix pieds de haut, dont le tronc est un peu plus gros que la jambe d'une jolie femme : & vous commencerez à croire que je n'ai pas tout-à-fait tort. Mais si vous prenez un troisieme Voyageur, & qu'il ait été jusqu'au Brésil, vous apprendrez qu'on y trouve des Cotonniers de la hauteur des plus grands chênes : & vous en conclurrez que cet arbre, comme plusieurs autres, change, selon le lieu, de grandeur & de grosseur. Cela est si vrai, qu'il y en a une espece qui rampe comme la vigne.

» A mes pieux travaux doivent un juste prix.
L'Indou souffre & se tait: mais son ame abattue,
Fut par le désespoir à la raison rendue.
Et sitôt que le Moine à Goa retourné,
Crut y jouir des biens de cet infortuné,
Cet époux malheureux justement indigné,
Renfermant un courroux qui le perd s'il éclate,
Pour la premiere fois cesse d'être indulgent,
Il députe un esclave au Souverain Maratte;
Un autre par son ordre observe le moment
De porter ses regrets à sa femme enlevée.
Du lieu qui la renferme elle échappe en tremblant,
Non loin de sa demeure avec peine arrivée,
Son époux court près d'elle. Appaisant ses douleurs:
Il réjoint dans ses bras ses deux femmes en pleurs.
» Vous fûtes toutes deux crédules & légeres,
» Moi-même j'ai trop cru vos conseils séducteurs.
» Je vous pardonne tout. Sages par nos malheurs,
» Retournons, retournons à la foi de nos peres;
» Ou plutôt redoutant tout systême imposteur,
» Ne croyons désormais pour vivre sans erreur,
» Que la nature seule & que l'instinct du cœur ».
Comme il disait ces mots, le grand Inquisiteur
De ces épanchemens interrompt la douceur.
Il veut que le mari soit jeté dans les flammes:
Qu'au fond de son palais on cache ces deux femmes

Un Sbire exécutait ces ordres rigoureux;
Cent escadrons légers, armés, sanglans, poudreux,
Accourent en fureur, environnent ces lieux.
Arrêtent les Archers, le Moine, le Grand-Prêtre;
Délivrent de leurs mains ces époux malheureux,
Et traînent les captifs aux genoux de leur Maître.
L'Inquisiteur tremblant réclame ces Chrétiens.
Brigand, dit le Maratte, & Prêtre trop indigne.
Croit-on m'en imposer par un mensonge insigne?
Tous trois nés sur ce bord, ils sont tous trois Indiens:
Leur langage, leur teint, leurs traits en sont la preuve.
Votre insolence & votre iniquité,
Pourraient de mon courroux faire une juste épreuve.
Je connais dès long-temps votre rapacité.
Dépouillés, asservis, que d'autres vous adorent:
Pour moi, je défendrai des Sujets qui m'implorent.
Fuyez, lâches. Et vous, bonnes gens, dont les mœurs
Vous rendent aisément jouets des imposteurs,
Apprenez, apprenez, après tant de malheurs,
Que qui vient de si loin au travers des orages,
Affrontant les combats, les fers & les naufrages,
Vous prêcher, vous piller, vous condamner au feu,
A d'autres intérêts que l'intérêt d'un Dieu.



XII. OBSERVATION.

LE DANGER DE CROIRE.

Je vous l'ai dit, & je vous le répète ;
Gardez-vous, mes amis, de rien croire aisément ;
C'est de tous les dangers peut-être le plus grand.
En voulez-vous une preuve complette ?
Écoutez seulement ce fidele récit :

Jeune, très-bien portant, nageant dans l'opulence,
Crédule d'autant plus qu'il était mal instruit,
Ascan, pour régler sa dépense,
Crut à son Intendant, & son bien dépérit.
Un voisin réclama quelques droits sur sa terre,
Et voulait sans plaider terminer cette affaire.
Ascan aima bien mieux, très-certain du succès,
Croire un viel Avocat ; il perdit son procès,
Et se vit dépouiller du château de son pere.
Pour bannir la douleur qu'enfantait le chagrin,
Il appelle à son aide, il croit un Médecin,
Sa santé trop soignée incessamment s'altére.

Son mal, par la frayeur, & par les soins qu'il prend,
S'augmente; & de léger devient enfin très-grand.
Chaque jour il consulte un Docteur différent.
Nul ne peut le guérir : leur art est inutile;
Il en trouve à la fin un beaucoup plus habile;
Fier vainqueur de la mort, tout céde à ses talens.
Il vivait depuis deux mille ans.
Il sait tout. Il a vu tous les événemens,
Tous les Rois, nés depuis ce temps.
Il visita *Capet*, il guérit *Charlemagne*.
De la Chine au Pérou souvent il voyagea.
En Palestine il habita.
Il fit près du Jourdain plus d'une étrange affaire.
Rival du Roi des Juifs il eut *Hérodias*,
Amoureux de sa danse & volant sur ses pas;
Il voulut, afin de lui plaire,
Disséquer le cerveau d'un Saint décapité :
Pour cette belle il avait acheté
Ces côteaux, ces jardins en olives fertiles:
Et même dans leur nouveauté,
Il avait en brochure eu les quatre Évangiles.
Voilà ce qu'il disait. Je vous surprendrais bien,
Si je vous le nommais. C'était ce *Saint-Germain*, (*)

(*) Le Comte de *Saint-Germain*, qui, a Venise, se faisait appeller le Marquis de *Belmar*, & qui ailleurs eut d'autres noms, ne

Qui séduisit, n'a guere & la Cour & la Ville ;
Et dont tous nos Seigneurs, éblouis par son style,
Vantaient les grands secrets & l'étonnant destin.
Ascan dont la frayeur causait la maladie,
Frappé de ses discours, admire son génie,
Fait tout ce qu'il ordonne & reprend sa santé.
Il se croit immortel, & ce cœur trop crédule
Passant de la terreur à la témérité,
Aux excès les plus grands se livre sans scrupule.

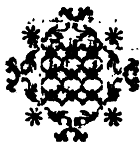
---

se disait âgé que de trois cent cinquante ans : ce qui le débarrassait de toutes les questions qu'on aurait pu lui faire sur l'antiquité ; & ce qui lui donnait pourtant assez d'années, pour pouvoir se croire immortel avec quelque apparence. Doué de talens très-singuliers, possédant à fond toutes les anecdotes de ce siecle & du siecle précédent ; parlant avec la facilité, la présence d'esprit & la hardiesse commune aux Charlatans ; faisant beaucoup de dépense, il joua quelque tems un rôle à la Cour de France, où il étonnait les esprits, plus qu'il ne les abusait.

Ce n'est pas lui, c'est un autre Charlatan beaucoup moins habile, & qui fut beaucoup moins en vogue, qui parlant à M. P***, sans le connaître, & sans se douter qu'il était examiné par un grand Médecin & grand Chimiste ; voulut lui persuader qu'il avait trouvé un élixir qui le rendait immortel ; qu'il en faisait l'épreuve depuis plus de deux mille ans : & il ajouta qu'*il avait assisté aux noces de Cana, & qu'il avait eu les quatre Evangiles en brochure*. L'Auteur de cette observation a entendu conter cette histoire à M. P * * * lui-même : ce mot lui parut plaisant, & il a cru pouvoir dans un conte, l'attribuer au Charlatan le plus habile.

Il abrege ses jours : il affirme en mourant,
Qu'aux flèches de la mort il est impénétrable.
Qu'il a, pour toujours vivre, un secret immanquable.
Il le dit, il expire, & toujours bon croyant,
A l'auteur de sa mort fait un riche présent.

Que de maux, mes amis, pour trop aimer à croire !
Fuyez tout Charlatan, redoutez tout flatteur.
Combattez, comme moi, le fourbe & l'imposteur,
Et profitez de cette histoire.
Si quelque beauté cependant
Vous dit qu'elle vous aime, & qu'elle met sa gloire
A vous prendre pour son Amant :
Vous trompât elle un peu, croyez aveuglément.
Pour moi, si quelque belle un jour m'en dit autant,
Eussé-je cent hivers, je promets de la croire,
J'en fais le vœu sacré ; c'est le seul Charlatan
A qui j'accorde la victoire.



XXIII. OBSERVATION.

LE DANGER DE CROIRE.

Il m'est bien doux, mes chers amis,
Lorsque la fin du jour nous a tous réunis,
De pouvoir sur moi-même, ou bien sur mes ouvrages,
Consulter votre goût, & briguer vos suffrages.
J'adopte, ou je combats à mon choix vos avis;
Personne ne doit être aveuglément soumis.
Tous différens de goût, d'humeur & de croyance,
Nous vivons cependant en bonne intelligence.
Nul de nous n'a l'orgueil & la prétention
D'en asservir un autre à son opinion.
Nos esprits sont divers, notre cœur est le même.
Libre, & ne point gêner la liberté d'autrui,
Voilà ma devise aujourd'hui;
Voilà votre unique système.
Que j'aime ce ton franc & ce libre entretien.
Que je me plais à voir *Cevale*
Disputer en faveur de la loi du Chrétien,
Comme *Églé* pour l'honneur de la foi conjugale.

Lernande qui s'en moque, & leur dit en riant,
Qu'à l'une comme à l'autre, il croit également.
Chrétien, je lui pardonne; & bonnement je pense
Que nos Dames auront pour lui quelque indulgence,
Malgré son incrédulité
Pour leurs attraits, pour leur bonté:
Lernande a, comme moi, la plus ferme croyance.
A tout ce qu'on vous dit, Mesdames, cependant
Gardez-vous de croire aisément.
Vous apprendrez par cette histoire
Qu'une femme en croyant peut exposer sa gloire.
Un vieil ennemi d'*Atropos*,
Le Médecin *D* **, dont la main secourable
A dérobé ma tête à ses cruels ciseaux,
(Car je ne vous dis rien qui ne soit véritable.)
Se promenait un jour dans ces jardins fameux,
Où le grand art des *Jussieux*,
Du Pôle & du Tropique a rassemblé les plantes.
Botaniste éclairé, le Docteur curieux,
Sur chacune faisait des remarques savantes.
Tout-à-coup deux beautés, jeunes, vives, brillantes,
Tenant chacune un homme sous le bras,
S'avançant au hazard, vers lui portent leurs pas,
En regardant ces fleurs, de nos fleurs différentes.
Mesdames, leur dit le Docteur,
Ces plantes étrangeres

Ont des propriétés qui sont fort singulieres.
Ne vous y fiez pas. — Que dites-vous, Monsieur,
Courons-nous quelque risque? — Oh! n'ayez point
de peur:
Il est bon seulement que je vous avertisse.
Cette plante à la feuille étroite, longue, lisse,
A trahi le secret de plus d'une beauté.
Si celle qui la touche a sa virginité,
Aucun de ses rameaux ne paraît agité:
Mais l'a-t-elle perdue, aussi-tôt indignée,
La feuille fuit la main dont elle est profanée.
Ainsi méfiez-vous-en bien.
Oh! Monsieur, nous ne craignons rien:
Répond, l'une en riant, d'une voix douce & fiere;
Si nous avons perdu la virginale fleur,
Ce fut sans violer les leçons de l'honneur.
En voilà devant vous, je le dis sans mystere,
Les légitimes ravisseurs;
L'himen de ce trésor les rendit possesseurs.
En proférant ces mots, déja sa main est proche
De la feuille qui fuit aussi-tôt son approche;
Qui se fane, qui se flétrit,
Qui se roule autour de sa tige.
Et malgré ce qu'on leur a dit,
Les femmes, les maris s'étonnent du prodige;
De leur surprise à peine ils peuvent revenir.

Et tous quatre aussi-tôt, tour-à-tour, de refaire
Une épreuve si singuliere ;
Et les maris de s'en entretenir ;
Et les femmes de rire,
Et l'une à l'autre de se dire :
On y peut être prise, il en faut convenir.
Je ne vous trompais pas ; vous le voyez, Mesdames ;
Dit le Docteur malin, qui riait à part soi
D'attrapper de si bonnes ames,
Et de leur trouver tant de foi.
Vous verrez une plante encor plus singuliere.
C'est l'herbe à *Daniel* : l'herbe qui lui fit voir
Que *Suzanne*, toujours soumise à son devoir,
N'eut point le doux plaisir de commettre adultere.
Quand la femme est fidelle au conjugal lien,
La fleur s'éleve, croît & s'ouvre sous sa main.
Trahit-elle sa foi, la plante toute entiere
S'abaisse, tombe, & rampe à terre ;
Comme une vigne sans soutien.
--- Quoi ? Monsieur, vous avez une pareille plante ?
--- Oui, Madame, à cent pas... Eh ! Blaise !... ...
Eh ! Jardinier !
Cours nous chercher cette herbe. --- Elle est divertissante.
--- Oh, tout-à-fait. --- C'est un jeu singulier.
--- Il faut la voir. --- Sans doute. Et les deux Belles

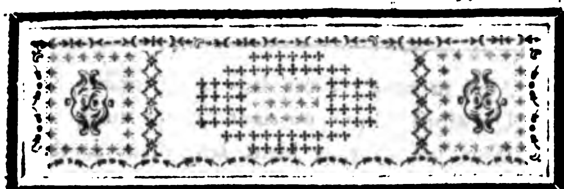
Ne disaient rien, se regardaient entr'elles.
Bientôt de chaque plante admirant les couleurs,
D'un air indifférent passant de fleurs en fleurs;
Toutes deux doucement, doucement s'éloignerent,
Et leurs deux époux emmenerent,
Laissant le vieux Docteur seul, & très satisfait
D'avoir de toutes deux deviné le secret.

ÉPILOGUE.

Mets un frein à ton cœur: dompte tes passions:
Voilà ce que nous crie incessamment le Sage.
Mais un jeune emporté, dans la fougue de l'âge,
Mais la fille à l'esprit volage,
Peuvent-ils goûter les leçons
D'une marale trop sauvage ?
Chaulieu, *Tibulle*, *Anacréon*,
Le malin *Arioste* & le bon *La Fontaine*,
Ont bien plus de pouvoir que *Jean-Jacque* ou *Zénon*;
Leur morale plus douce, & partant plus humaine,
En ne semblant jamais parler à la raison,
Est dans ses effets plus certaine.
S'ils ont demandé peu, c'est afin d'obtenir.
Que l'homme au moins soit doux, s'il ne peut être sage.
C'est mon texte: & le point où je veux parvenir.

Empêcher qu'un amant pour un vain badinage
Ne soit follement déchiré,
Qu'un instant pour toujours n'altére un bon ménage;
Voilà le but de mon ouvrage,
Et l'objet des travaux où je me suis livré.
La paix : il n'en est point, mes amis, sans clémence.
Je te pardonne & tu m'absous,
C'est ce qui maintiendra la concorde entre nous.
Femmes, époux, amans, nous avons besoin tous
D'une mutuelle indulgence.
Heureux, mon cher Lecteur, si j'en obtiens de vous.

Fin du premier Livre.



GRAVES OBSERVATIONS SUR LES BONNES MŒURS.

LIVRE SECOND.

PREMIERE OBSERVATION.

LES JEUX DE FLORISE, OU LE RUBAN,

Comme un adage on nous l'a répété,
Ce qui nous plaît est la simplicité ;
Elle embellit jusques à la beauté.

Ainsi tu veux trouver dans ta maîtresse,
Un esprit simple, un cœur franc & naïf,
Deux grands yeux bleus languissans de tendresse,
C'est un bon choix, ami, je le confesse:
Mais un œil noir, impérieux, actif,
Un esprit souple, en ressource inventif,
Un cœur né fier, qui craignant de se rendre,
Ivre d'amour ose encor se défendre,
Promet & donne un plaisir bien plus vif.

Si tu me dis, que le Ciel te confonde!
Je t'ai connu long-temps d'un autre avis,
Tu diras vrai; mais alors, mes amis,
J'étais épris des appas d'une blonde.

Quoiqu'il en soit: *Florise* avait l'œil noir:
L'Esprit malin, le cœur exempt d'alarmes,
Et n'aimant rien au monde que ses charmes.
Sur mille amans soumis à son pouvoir,
Elle essayait tour-à-tour son caprice:
Leur passion amusait ses loisirs:
Et plus pour eux elle avait d'injustice,
Plus ils étaient enflammés de desirs.

Trompant leurs vœux, ménageant leurs tendresses,

Toujours sa bouche est féconde en promesses.
Riant des soins qu'on prend pour la toucher,
En se jouant sa voix, avec adresse,
Donne au guerrier rendez-vous à la Messe;
A l'Opéra, l'Abbé va la chercher;
Le Financier à pied dans la nuit noire,
Le long d'un mur, tout seul attend en vain
Qu'on vienne ouvrir la porte du jardin;
Le Magistrat court en hâte à la foire.
Nul ne la trouve, & dans ce même temps
Florise ailleurs trompe d'autres amans.

Or, il advint qu'un jour cherchant à rire
Dans un grand cercle, entre vingt jeunes gens,
Qui de ses yeux vantaient le doux empire,
Pour s'amuser, elle assigna tout bas,
Un rendez-vous au jeune & tendre *Idas*.
L'heure arrivée, elle fut inquiete,
Puis elle rêve, elle devient distraite;
Songe aux fureurs de l'amant indigné;
Craint sa douleur, plaint un cœur aussi tendre,
Desire, hésite, & sans vouloir s'y rendre
Elle se trouve à l'endroit désigné;
Elle y jouit d'une nouvelle gloire;
Bien attaquée & se défendant bien,
Loin de céder une entiere victoire,

A son amant, elle n'accorda rien.
Mais tendrement à l'amour provoquée,
Elle sentit que s'il est glorieux
De refuser ce qu'on aime le mieux,
Il est bien doux de se voir attaquée.

Idas demande un autre rendez-vous.
On le refuse : Oui, mais on lui ménage
Un tête-à-tête, & l'on feint du courroux
Sur son adresse à saisir l'avantage
D'un tel moment. On prétend qu'il soit sage,
Grave, sensé, ne se permettant pas
Un mot plaisant, un léger badinage;
Qu'il reste oisif auprès de tant d'appas :
Des yeux à peine on lui permet l'usage.
Il promet tout, ne tient rien; & sa main
Tente bientôt un frivole larcin.
On s'en irrite, on boude, on le querelle :
Puis on pardonne, & dans le même instant,
Avec plus d'art il en fait un plus grand.
Nouveau courroux, tentative nouvelle,
Nouvelle grace, & nouveau différent :
On gronde, on prie, on menace en riant.
Florise encor en sortit avec gloire,
Son tendre amant n'a baisé que son cou,
Son pied, son sein, sa jambe & son genou ;

Vous voyez bien qu'elle obtint la victoire.
Elle s'en flatte ; elle cherche à le croire :
Elle résout de ne se rendre pas.
Mais elle éprouve un secret embarras.

L'astre du jour cache en vain sa lumiere.
Le sommeil fuit de sa longue paupiere,
Seule en son lit elle ne voit qu'*Idas*.
De son œil noir la flamme scintillante
Devient moins vive, une douce langueur,
Et l'amortit, & la rend plus touchante.
Son sein ému des troubles de son cœur,
Plus vivement & s'éleve & s'abaisse ;
De longs soupirs s'en échappent sans cesse.
Cet embarras, cet air plus languissant
La rend encor plus chere à son amant.
De nuit, de jour, & par-tout l'épiant,
A sa toilette enfin il l'a surprise.
Femmes, témoins, son art a prudemment
Tout écarté. Le lieu le favorise.
Voile de lin jetté sur tant d'appas
Les cachant mal, ne les défendait pas.
Pour les sauver de sa vive entreprise,
C'est vainement que la main de *Florise*
De son peignoir a rapproché les bords.
Si repoussant ailleurs d'autres efforts,

Sa main les quitte, aussi-tôt ils s'entrouvrent,
Des deux côtés ils glissent, ils découvrent
Son sein tout nud. Ses lévres ou la main
Du tendre *Idas* s'en emparent soudain.
Pour maintenir de ce voile incertain
Les bords bien clos, avec art cette belle
Prend un ruban : (*) le passer autour d'elle
Et le nouer & renfermer dessous
En les croisant du peignoir les deux bouts,
D'un seul instant, d'un clin d'œil fut l'ouvrage.
Le

NOTE

DE L'HERMITE À SES SŒURS.

(*) Jusqu'à ces vers, mes chères Sœurs, cette observation ne ressemble à aucun des Contes qu'on a publiés sous le nom du *Ruban*. Monsieur *Imbert* nous dit qu'il a tiré le sien d'un Auteur Allemand, nommé *Jacobi* : mais cet Allemand avait pris son sujet chez un Poëte Italien. Cette idée est donc aujourd'hui une de celles que tous les Poëtes se font un jeu d'imiter, comme la ceinture de *Vénus*, les balances du destin, & celle de tant de Contes. Ce qui m'étonne, c'est qu'en Italie, en Allemagne, en France tous les Auteurs ont prêté cette ruse à une jeune fille des champs. J'ai tort, puisque je suis le seul de mon avis ; mais cette espiéglerie me paraît bien plutôt appartenir à une Coquete de Cour, qu'à une Pastourelle ingénue. C'est ce dont je vous fais Juges, mes cheres Sœurs. Or, comme rien n'est plus propre à former le goût, que de comparer

Le prompt *Idas* à peine eut l'avantage
Pendant ce temps d'aller jusqu'aux genoux.
Elle l'arrête... Ah! lui dit-il, cruelle,

comparer les différentes manieres dont les Auteurs traitent les mêmes sujets; je vais vous transcrire ici l'endroit du Conte de M. *Imbert*, dont je me suis le plus rapproché. Je ne veux pas qu'on ignore cette grave imitation, ou qu'on me soupçonne d'avoir voulu la laisser ignorer à l'Univers, comme dit un Auteur célébre. D'ailleurs les Contes de M. *Imbert* sont trop connus, pour que j'aie une telle idée. Voici ses vers.

.... En effet, un matin
Par *Zilas* poursuivie au sein de la verdure,
Elle s'assied, le regarde & soudain
Un Ruban qu'elle passe au-dessous de son sein,
Partage ses appas & lui sert de ceinture.
Vois ce ruban, dit-elle, en se tournant vers lui,
Zilas; la moitié de moi-même,
Est l'unique bien qu'aujourd'hui
Je puisse offrir à ce que j'aime.
Interroge ton cœur, choisis: & réponds-moi.
Des deux moitiés l'une ou l'autre est à toi;
L'Amour m'ordonne de me rendre;
Mais ton choix fait [songe bien à cela]
D'un ou d'autre côté ton pouvoir va s'étendre
Jusqu'au ruban; pas au-delà.
Zilas balance, & je vous jure
Que je conçois son embarras.
Au-dessus il voit mille appas.
Oui: mais il en est tant que son œil se figure!
Ce petit pied, qu'il voit, est du meilleur augure
Pour les charmes qu'il ne voit pas.

Ton tendre amant, n'avait pas mérité
Cette rigueur, Cesse d'être rebelle
Au sentiment, au Dieu de la Beauté.
Viens, sois à moi. --- Ta constance, ta flamme,
Ont mérité ce prix, je le sais bien :
Mais que veux-tu ? mon ami, toute femme
A son caprice en amour ; & le mien
Est de n'avoir qu'une chaîne légere,

S'il faut y renoncer, disait-il, quel dommage!
Je vais à mes plaisirs mêler bien des regrets !
Oui, mais aussi qu'un beau visage,
Lorsque l'Amour l'anime a de puissans attraits !
Ces yeux qui de son cœur expriment le langage,
Ces bras arrondis par l'Amour,
Et puis ce sein que le desir volage
Souleve, abaisse tour-à-tour!
Plus bas peut-être il en est davantage ;
Mais, quoi! renoncer à ceci!
Mille trésors sont là, je gage ;
Mais le cœur, le cœur est ici.
Il s'élance à ces mots dans les bras de *Délie* ;
Son ame avec transport semble s'y reposer ;
Content des biens qu'il a, vous diriez qu'il oublie
Ceux qu'on a pu lui refuser :
Il se console au moins par un tendre baiser.
Mais l'amante pour prix d'une flamme si pure,
Le regarde plus tendrement,
Et laisse le ruban qui lui sert de ceinture,
Tomber aux pieds de son amant.

Et de reste du moins libre à moitié;
Jamais amant ne m'aura toute entière.
Vois ce ruban, autour de moi lié:
Par lui mon corps, en deux parts se divise.
Je t'en livre une, à ton choix: mais aussi
L'autre me reste à moi seule soumise.
--- Que me dis-tu? Cruelle, tout ceci
N'est-il pour toi qu'une plaisanterie?
Le sentiment s'exprime-t-il ainsi?
--- Mon cher *Ilas*, ce n'est point raillerie.
Telle est ma loi; je te dis vrai; choisis:
Mais garde-toi de passer les limites
À tes désirs par ce ruban prescrites.
Mes yeux, mon sein, mon esprit & mon cœur,
Sont au-dessus; prends-les pour ton partage.
C'en est assez: épargne ma pudeur.
Sois délicat. Si ta frivole ardeur
Veut s'emparer de ce secret passage,
Où les amans ont placé le bonheur,
Où les maris ont placé leur honneur,
Et dont le rare ou le fréquent usage
Rend, nous dit-on, la femme ou folle ou sage,
Il t'appartient: mais mon cœur est à moi!
Choisis entr'eux: & respecte ma loi.
--- Qui? moi, choisir? Ah barbare! Ah cruelle!
Eh quoi? toujours d'une ruse nouvelle

Pour m'échapper votre esprit s'armera ?
Soins, pleurs, amour, rien ne le touchera?
Que dis-je ! Eh quoi ? qu'est-ce qui m'inquiete ?
Ne sais-je pas que par excès d'honneur
Femme à mentir sur ce point est sujette ?
Que ce passage est la porte secrette
Qui mene à tout, qui conduit même au cœur ?
Disant ces mots, brûlant d'impatience,
Le jeune *Idas* vers cet objet s'élance;
Le sentiment l'arrête.... & dans l'instant
D'un pareil choix son ame se repent...
Eh bien, dit-il, sois à jamais cruelle,
Trompe les vœux d'un amant si fidele,
Fais son malheur, jouis de son tourment;
Ton cœur est là, c'est ton cœur qui m'appelle;
Qu'il soit mon bien, & je suis trop content.
Mon choix est fait; je veux pour mon partage
Ces doux trésors, dont le rare assemblage
S'éleve & brille au-dessus du ruban.
Il dit à peine, ô plaisir ! ô surprise !
Le ruban tombe aux pieds de sa *Florise*,
Entre ses bras il s'élance soudain.
Il est pressé tendrement sur son sein.
Ton choix m'enchante, & d'une loi sévere,
Dit-elle, *Idas*, je dispense ton cœur:
Tendre, constant, délicat & sincere,

On lui doit tout; ma loi c'est ton bonheur,
Et ta *Florise* est à toi, toute entiere.

Il est très-mal, dira quelque Censeur,
D'avoir rimé cette fable étrangere,
Dont un Toscan fut le premier Auteur,
Et que d'*Imbert* la muse avait n'aguere
En vers Français traduite, & mieux que toi.
J'ai tort, sans doute; oui, mais écoutez-moi:
De mon talent assez peu je présume.
La vanité n'a point conduit ma plume,
Mon cœur respire un plus doux sentiment.
Même en ces vers, rimeur obéissant
Je céde aux loix; & de qui? d'une belle,
Qui ne trouva ni censeur, ni rebelle.
Pour enlacer mon esprit incertain
Dans les filets tendus par son adresse,
Elle me dit un jour avec finesse:
» Fais-moi ce Conte, il me plaît; & ma main
» De ce ruban que repousse mon sein
» Te fera don.» A cet ordre le zele
Me transporta: pour mériter ce prix,
J'ai fait ces vers: j'aurais plus entrepris;
Imbert lui-même eût ainsi fait pour elle.
Beauté superbe à l'œil noir & perçant,
Au regard fier, brillant, lançant la flamme,

Troublant l'esprit, subjuguant notre cœur,
Donnant aux sens une double vigueur,
Et malgré nous disposant de notre ame,
Nul ne résiste à ton ordre enchanteur.
Parmi les flots d'un peuple adorateur,
Qui jour & nuit à la servir s'applique,
J'aurais été le premier & l'unique,
Lui disant non: mot qu'elle dit souvent;
Mais que jamais son oreille n'entend.
J'ai donc dit oui: je ne tarderai guere
A le redire encore pour lui plaire.
Trop bien servir fut toujours mon défaut.
Mais qui pourrait trop fêter cette belle?
Qui ne fait pas un peu plus qu'il ne faut,
A mon avis, en fait trop peu pour elle.

Aux vers nouveaux qu'à ses pieds j'ai transmis,
Pardonnez donc, Censeurs. Ou l'on m'abuse
Sur votre compte, ou malgré tous vos cris,
Vous avez fait, bien souvent, beaucoup pis,
Sans en avoir une aussi belle excuse.



II. OBSERVATION.

LES AMUSEMENS, DE L'INNOCENCE.

On l'affirma cent fois, ce n'est que dans les champs
Qu'on goûte un amour tendre, & de purs sentimens.
La nature y travaille autrement qu'à la ville;
Elle y rend les humains tout-à-fait différens,
Et leur donne des goûts beaucoup plus innocens.
C'est très-bien raisonner: je n'ai point vu d'Ydille
Qui ne parlât ainsi; tant leurs doctes Auteurs
Creusent le cœur de l'homme & sont grands connaisseurs.
Quoi? cet amour si pur n'est-il donc qu'une fable?
Jugeons-en, mes amis, par ce trait véritable.
Dans un Bourg très-peu fréquenté, (*)

NOTE

DE L'HERMITE A SES SŒURS.

[*] Voilà encore une imitation, mes cheres Sœurs, & c'est ce qui vous importe peu, je le crois; mais vous apprendrez avec plaisir

Au fond d'une Province où jamais de nos villes
Les ruses & les arts ne trouverent d'asyles,
Etait un jeune Beauté,
A peine au sortir de l'enfance,
Sur son front siégeait la candeur;
Ses attraits, son maintien, son éclat, sa fraîcheur,
Tout annonçait son innocence;
Et son âge & le lieu prouvaient son ignorance.
Son œil bleu, langoureux, mais grand, mais bien fendu,
Toujours demi-fermé semblait n'avoir rien vu:
S'il s'ouvrait quelquefois, jusques au fond de l'ame,
On n'était point percé par un trait tout de flamme;
Mais on sentait son cœur
Doucement enivré d'une tendre langueur.
Le coloris charmant de sa joue éclatante
Eût été comparé par tous nos beaux esprits

que cette histoire est véritablement arrivée. M. de *Cailhava* la rapporte dans son traité de l'art de la Comédie, Tome I. page 88 & suivantes. Il en a été le témoin, & il l'a trouvée si bonne, qu'il se propose de la mettre au Théâtre. S'il ne l'avait pas fait imprimer lui-même, nous aurions eu du scrupule, & nous ne publierions pas cette histoire. Mais puisqu'il l'a donnée lui-même en prose au public, il veut qu'elle soit connue, & en la mettant en vers nous ne faisons que concourir à son dessein.

Au lys pur & ſans- tache, à la roſe naiſſante;
Ses dents au blanc émail, ſes lévres aux rubis;
Mais aucun n'habitait au fond de ce village :
Nul n'y ſavait louer par des tours élégans
De tant d'attraits divers l'éclatant aſſemblage,
Et même les témoins de ſes appas naiſſans
Des mots qu'ils employaient connaiſſant mal le ſens,
Lui diſaient qu'elle était gentille.
L'Amour mal exprimé n'en a pas moins d'ardeur.
Les uns tout bonnement lui demandaient ſon cœur:
D'autres plus empreſſés parlaient à ſa famille.
Un d'eux fut accepté. C'était un bon voiſin,
Riche, excellent buveur, mais non pas homme fin;
Convenant au pere, à la mere,
Riant fort avec eux, & n'entretenant guere
L'innocente beauté dont les traits le charmaient.
Tous les ſoirs enſemble ils ſoupaient;
Puis pour prendre le frais à la porte ils venaient:
Là, ſur un ſimple banc de pierre
Plaçant à ſes côtés & la mere & le pere,
Le futur époux s'aſſeyait,
Contait, racontait & riait.
Sa future à ſes yeux ſeule, ſe promenait,
Ne s'écartant point de ſa vue.
Non loin de la maiſon, au détour d'une rue,
Un jeune homme bloti dans un coin ſe cachait,

Et quand l'innocente passait,
Il lui disait un mot, il lui faisait un signe,
Qu'avec art elle lui rendait.
Puis sur ses pas soudain la belle retournait;
Devant son époux repassait,
Lui parlait sans mystère, ou d'une main maligne
Lui faisait quelque niche, & plus loin s'avançait.
A l'autre bout du mur, au coin d'une autre rue,
Un autre jeune homme attendait
Impatiemment sa venue.
Quelques signes encore à la belle il faisait;
En secret il en recevait,
Et la jeune innocente en hâte s'en allait,
Passait, repassait, retournait,
Les trompait tous les trois, de tous trois s'amusait,
Et tous trois les satisfaisait.
La nuit en s'avançant avec sa noire escorte,
De la retraite enfin le moment amenait:
Le pere avec sa femme en son logis rentrait,
La jeune fille les suivait;
Avec grand bruit fermait la porte,
Et le futur époux chez lui se retirait.
A ce bruit chaque amant partait;
Et pour ne point trouver le mari qu'il trompait,
Chacun suivant son mur, & gagnant sa demeure,
Derriere la maison tous les deux se croisaient.

D'abord discrétement tous deux se regardaient;
Sans parler s'entre-saluaient.
Mais enfin tous les soirs, tous deux, à la même heure,
Au même lieu se rencontrant,
Ils eurent des soupçons : un jour ils se parlerent,
D'abord ce fut obscurément ;
Mais bientôt tous les deux à la fin s'expliquerent.
O ciel ! jugez de leur courroux.
Quoi ? l'innocente ainsi nous abusait donc tous ?
Il faut la dévoiler à son futur époux.
Ils vont, le rencontrent, l'instruisent,
Et sur le champ ils le conduisent
Au logis de l'objet qui les joua tous deux.
Ils voulaient, disaient-ils, le confondre à ses yeux,
Et le lui faire bien connaître.
Ils marchent, & tous trois du logis s'approchant,
Ils la virent à sa fenêtre
Qui descendait un long ruban,
Et par ce nouveau stratagême,
Peu contente d'avoir le soir en même-temps
Flatté l'espoir de trois amans,
Remettait un billet aux mains d'un quatrieme.



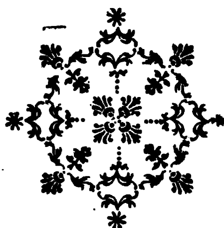
III. OBSERVATION.

LA FEMME QUI NE VEUT POINT D'AMANT.

Si votre ame était moins émue,
Moins éprise de mes appas,
Depuis long-temps vous m'auriez eue;
Mais qui m'aime trop ne m'a pas.
Je suis une gêne cruelle;
Tous les amans sont soupçonneux;
Ils prétendent qu'on soit fidelle,
Que pour nul autre que pour eux,
On ne paraisse aimable ou belle;
Sans cesse ils vous cherchent querelle;
C'est toujours de nouveaux débats.
Or, je hais toute tyrannie:
Mon principe point ne varie.
Qui m'aime trop, ne m'obtient pas.

Aussi-tôt je cachai ma flamme,
J'affectai d'adresser des vœux

D'un ton léger à chaque femme.
Puis je revins près de ma Dame :
Je l'assurai que ses beaux yeux
Me plaisaient, sans troubler mon ame,
Que je n'étais plus amoureux.
On me crut, & je fus heureux.
Je le fus trop ; je sais mal feindre ;
De ma ruse l'on se douta ;
On me le dit, on me quitta.
Dois-je m'en louer, ou m'en plaindre ?



IV. OBSERVATION.

LA COMTESSE DE TRIMALCIE.

La Comtesse de *Trimalcie*,
Qui de tout se faisait un jeu,
La Comtesse vive & jolie,
Ayant tâté de tout un peu;
Un matin ne sachant que faire,
Et par hasard se réveillant
Un peu plutôt qu'à l'ordinaire,
Dans son lit cent fois se tournant,
S'agitant & ne rencontrant
Ni son époux, ni son amant,
Et voulant pourtant satisfaire
Le caprice de ce moment,
Sonne, & tout à la fois appelle.
Vîte, au Couvent de nos voisins
Volez, & m'amenez, dit-elle,
Le plus barbu des Capucins.
On part : *Lise* accourt & s'empresse;
» Eh, bon Dieu ! quel mal avez-vous?
» Que sent Madame la Comtesse ?
» Faut-il avertir votre époux?

--- Non, non; de l'effroi qui te presse,
Ma chere enfant, calme l'excès;
Ne crains rien; si je me confesse,
Je ne prétends pas mourir. Mais
Les Confesseurs sont fort discrets;
Une femme avec assurance
Peut leur confier ses secrets.
Or, des doux péchés que j'ai faits,
J'aime fort la réminiscence,
Et de temps en temps je me plais
A les narrer sans réticence.
Elle dit : on entre, & soudain,
On annonce Pere *Membrin*.
Plus que le *Faune* ou le *Sylvain*,
Il a la poitrine velue;
Front rasé, sourcil noir, œil creux,
Sa bouche ardente & bien fendue,
Brille sous les plis tortueux
D'une barbe large & touffue:
L'air robuste, l'aspect hideux,
Jarret tendu, bras musculeux,
Son large nez le feu respire:
Sans son froc épais & poudreux
On l'aurait pris pour un Satyre.
La Comtesse se met à rire;
Le fait asseoir près de son lit,

Lui parle avec plaisanterie,
Et pour montrer son industrie
Lui conte les tours qu'elle fit :
Lui dit chaque fripponnerie
Qu'en amour elle se permit.
Comment une certaine nuit,
Entre son époux & sa mere
Dans ses jardins elle jouit
D'un Prélat & d'un Militaire.
De quel art elle se servit
Pour qu'un galant fût auprès d'elle,
Par son époux même introduit.
Comment un soir dans sa ruelle,
Sans jalousie & sans querelle,
Trois amans elle satisfit,
Et n'en parut pas moins fidelle
A chcaun, malgré ce conflit.
Comment ensuite elle s'offrit
Pour fille naïve & pucelle
A fin connaisseur qui, pour telle,
Malgré tout son savoir la prit.
Comment, par pure espiéglerie,
Un certain soir elle ravit
L'Amant qu'attendrit son amie,
Puis le lendemain lui rendit.
En contant ses tours elle en rit;

Lorgne

Lorgne le Moine & lui sourit;
Et pour dompter l'animal pie,
Lui laisse entrevoir ses appas:
Puis lui fait mainte agacerie,
Puis enfin l'admet sous ses draps.
Elle en fut assez bien servie.
Le Moine admire, il se récrie,
Et par le cordon qui le ceint,
Par la Vierge, & par chaque Saint,
Il lui jure que de sa vie
Il n'eut plaisir aussi divin.
Du masque de l'hypocrisie,
Cachant les feux dont il est plein;
En s'en allant il édifie
Tous ceux qu'il trouve en son chemin.
Puis revient dès le lendemain.
Il revient; mais quoi? c'est en vain
Qu'il la presse, qu'il la supplie,
Elle lui ferme ses beaux bras;
Et lui dit avec ironie:
Considérez-vous, je vous prie,
Et convenez qu'en certain cas
On peut en faire la folie,
Mais, mon pere, on n'y revient pas.

V. OBSERVATION.

LES AVEUX SINGULIERS.

QUI ne se plaît à des amours nouvelles?
Le plus constant s'y livra quelquefois;
Le Berger change à l'ombre de ses bois;
Les Sages mêmes ont été peu fideles:
J'ai vu changer jusqu'à mes Tourterelles.
De l'inconstant tous les jours sont heureux:
L'homme est volage; & tels furent les Dieux:
Tous l'ont été. La plus belle Déesse
N'en put jamais garder un sous ses loix.
--- Oui: mais l'Amour n'a brûlé qu'une fois,
Il fut constant, il n'eut qu'une maîtresse;
De ses attraits uniquement touché,
Il n'aima qu'elle; & la seule *Psyché*
Eut son hommage, & fixa sa tendresse.
Cœurs inconstans, dans votre folle ivresse,
Vous plaisantez, vous riez; mais enfin,
En poursuivant ces beautés si légeres,
Vous les traitez comme des Étrangeres
Qu'on voit gaiement & qu'on perdra demain.

--- Un tel amour n'eut jamais de chagrin.
--- Soit. Mais pour moi je ne crains point la
peine
Que l'Amour cause, & que tout bien amene.
Pour peindre en tout votre brillant destin,
Je vais narrer, & l'histoire est certaine,
Les doux aveux que *Valmise* & *Saintais*,
Ingénument depuis peu se sont faits.

Valmise est belle, & la Cour n'eut jamais,
Dans les deux arts de tromper & de plaire,
Femme plus docte, & partant plus légere.
Aussi, chacun s'empresse à la servir,
Auteurs, Abbés, Magistrats, Militaires,
J'ai même vu des amans téméraires,
Jusques au point de vouloir l'asservir.
C'était folie : on n'y peut parvenir.
Saintais d'abord parut y réussir ;
Saintais est doux, son air noble & tranquille,
A ses discours donne un accès facile
Au fond des cœurs : adroit, insinuant,
Toute beauté le voudrait pour amant.
Valmise aussi par mainte agacerie,
Dans les filets de sa coquetterie
Crut l'enlacer. Lui-même habilement
Tourne autour d'elle, & l'attaque & la presse,



Et se défend; & croit avec finesse
Saisir son cœur au piege qu'il lui tend.
De nuit, de jour, au spectacle, à l'Eglise,
Toujours *Saintais* était avec *Valmise.*
Tous ses rivaux désespérés, confus,
De son bonheur, hélas! ne doutaient plus.
Trois mois entiers nos deux amans passerent
A se chercher, à se suivre en tous lieux;
A ne se perdre un seul moment des yeux.
Quand tout-à-coup en leurs cœurs s'éleverent
Des goûts nouveaux; tous deux se séparerent.
L'espoir renaît chez les autres amans,
Près de *Valmise* ils volent plus ardens.
Tels des oiseaux écartés par l'orage,
Dès que le Ciel a repris sa beauté,
En se jouant retournent au bocage:
Qu'ils chérissaient, & qu'ils avaient quitté.
On sait en vain que *Valmise* est légere,
A tous les cœurs elle n'est pas moins chere.
Elle plaisante & rit de leurs desirs;
Refuse, donne, ou reçoit des plaisirs,
Sans s'attacher à l'amant qui l'encense,
Et sans y mettre une folle importance.
Enfin un jour elle revit *Saintais*;
S'entretenant tous deux en confidence,
Et s'avouant les tours qu'ils s'étaient faits;

Vous avez cru quelque temps, dit *Valmise*,
Que de vos soins mon ame était éprise;
Que par votre art asservie à mon tour,
Je devenais l'Esclave de l'Amour;
Vous vous trompiez, j'ai gardé ma franchise.
Je n'en ai point douté, repart *Saintais*,
Pardonnez-moi; j'ose ici vous le dire.
Vous me comptiez soumis à votre empire:
Je profitais de cette douce erreur,
Pour essayer de dompter votre cœur.
Ce fut en vain: je n'eus point cette gloire.
Nous nous trompions, nous ne nous aimions pas;
Mais si, sur vous, je n'eus point la victoire,
Mon sort, du reste, avait assez d'appas;
Du grand talent que vous eûtes de feindre,
Je vous rends grace & suis loin de me plaindre.

Cet aveu franc, peut-être inattendu,
N'altéra point le beau front de *Valmise*;
Même un souris sur sa bouche apperçu
Peignit la joie: & pourtant on a cru
Qu'il désignait plus d'art que de franchise.

Serait-ce donc en effet un grand bien

Que de courir d'intrigues en intrigues,
Et d'échapper aux amoureuſes brigues,
Sans éprouver & ſans inſpirer rien?
C'eſt vainement qu'on craint un doux lien;
Prendre & cauſer un amour véritable,
S'abandonner aux feux dont on eſt plein,
Eſt à mon ſens un ſort plus deſirable,
Dût-on avoir même quelque chagrin.



VI. OBSERVATION.

LA FEMME QUI PROFITE DE SES LECTURES.

Je prise fort toute femme ſavante :
Je veux d'abord, qu'érudite en plaiſirs,
La femme ſache animer les deſirs,
Et diriger leur fougue impatiente :
Je ne hais pas qu'après elle argumente
Sur l'art de plaire ou ſur celui d'aimer,
Sur le phyſique ou la métaphyſique
Du cœur humain : que prompte à s'enflammer
Pour les beaux vers, la danſe, la muſique,
Dans chaque genre elle ſache eſtimer
Le vrai mérite ; & qu'au bon ſens fidelle
Elle ait du goût, & ſache diſcerner
Dans les chanſons qu'on fait pour la louer,
La plus touchante, & la plus digne d'elle.
Quoiqu'on en diſe, à ce ſexe frippon,

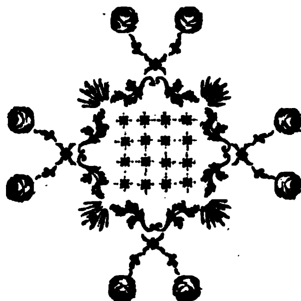
Ainsi qu'au nôtre, en mainte occasion,
Lire est utile & savoir est fort bon.

Ainsi pensait la jeune & vive *Adelle*.
Elle lisait & savait profiter.
Dans un gros livre elle trouva qu'*Apelle*;
Peignant *Vénus*, voulut représenter
Tous ses attraits; & ne vit point de belle
Qui pût en tout lui servir de modele :
Qu'il rassembla par des soins infinis
Secrettement les belles du pays,
Et que prenant quelque trait de chacune,
De cent beautés son art n'en forma qu'une,
En taille, en teint, en graces, en attraits,
Bref, en tout point si parfaite, si belle,
Que la nature & les Dieux n'ont jamais
En aucun lieu fait une beauté telle.

Ce tour adroit frappa beaucoup *Adelle*;
Profondément elle rêve, & se dit,
Qu'il eut raison; & que ce Peintre agit
Comme homme habile, & comme homme d'esprit.
L'exemple est bon; mais moi-même, dit-elle,
Depuis long-temps, moi qui cherche un modele,

Qu'en tous ſes points rien n'offre à mes regards.
Ne cherchons plus, & faiſons comme *Apelle* :
Prenons ſes traits de tous côtés épars.
Je veux, eh quoi ? ſanté, graces, jeuneſſe,
Du ſentiment, des ſoins, beaucoup d'eſprit,
La force jointe à la délicateſſe :
Or, qui jamais tous ces points réunit ?
Aucun n'a tout : il était ridicule
De l'exiger : ce Grec me l'a prouvé
Il m'éclaira ; j'avais trop de ſcrupule ;
Et grace à lui, mon amant eſt trouvé.
Très-ſavamment depuis ce jour *Adelle*
Remarque tout : obſerve habilement
De ſes ſuivans la cohorte fidelle ;
De chacun d'eux diſcerne le talent ;
Et dans eux tous jouit de ce modele,
Juſques alors cherché ſi vainement :
Elle en aima beaucoup plus la lecture.
De ſon pays épuiſant les Docteurs,
Il lui fallut changer de nourriture,
Et ſon bon goût choiſit les voyageurs.
J'en fais grand cas ; ces beautés étrangeres
Rendront encor mon modele plus beau.
Elle eut raiſon ; pour ce projet nouveau
Tous les climats furent ſes tributaires :

Son goût s'accrut ; un uſage fréquent,
De jour en jour le rendit plus ardent.
En parcourant l'un & l'autre hémiſphere,
Le monde entier n'eût pu la ſatisfaire.
Elle eut de tout ; Poëtes, Orateurs,
Phyſiciens, Moraliſtes, Sectaires ;
Elle employa juſqu'aux Commentateurs :
Tout lui ſervit, tout, hors les Antiquaires.



VII. OBSERVATION.

LE DANGER D'ÊTRE PEINTRE.

Belles, dans les replis de vos heureux filets,
Si votre adresse enlace un de ces indiscrets,
Qui racontent partout les faveurs qu'ils ont eues;
Qui même se vantent souvent
De celles qu'ils n'ont point reçues;
Vengez-vous des discours qu'il tient effrontément:
Riez de ses douleurs, dédaignez son hommage,
Retenez-le avec art dans un dur esclavage:
Loin de le ménager irritez ses desirs;
Jouez-vous de ses feux; que privé des plaisirs,
Et puni d'aimer moins l'amour que le scandale,
Il subisse à vos pieds la peine de Tantale:
C'est justice. Il est bon qu'il languisse enchaîné
Aux marches de l'autel qu'il a trop profané.
Mais pourquoi vous jouer dans votre humeur volage
Du cœur d'un honnête homme, ou de celui d'un sage;
Qui vous chérit de bonne foi?

Qui met tout son bonheur à suivre votre loi ?
Qui, loin de concevoir la moindre défiance,
Aux ruses de votre art s'est livré sans défense ?
D'un ascendant si doux, lorsque vous abusez,
Vous ne connaissez pas les maux que vous causez.
Non : vous soulageriez l'exès de sa souffrance,
Si vous imaginiez jusqu'où va le tourment
D'un cœur qui met en vous son unique espérance,
Et qui se voit trompé par vous à chaque instant.
J'ai connu ces malheurs, & mes sens en frémissent :
Mes yeux en y pensant de larmes se remplissent.

L'infortuné qui voit les cieux ouverts,
Qui croit jouir déja de la béatitude,
Et qui, proscrit soudain, tombe au fond des enfers,
Eprouve à peine un supplice aussi rude.
Belles, dans vos plaisirs, ayez plus d'équité.
Les erreurs de l'Amour ont dumoins leur excuse,
Mais l'orgueil en a-t-il alors qu'il vous abuse ?
Régnez donc sans victime, & que la vanité
N'altére point en vous la sensibilité.

Dans Athène jadis un disciple d'*Apelle*,
Partout de la nature étudiait les traits,
Comparait avec soin les plus charmans objets,
D'un œil de connaisseur observait chaque belle,

Et parait ſes tableaux de leurs divers attraits.

Enivré de ſon art en contemplant leurs charmes,
Il goûtait le plaiſir ſans éprouver d'alarmes.
Mais l'inſtant vint enfin où lui-même à ſon tour,
Il devait éprouver les peines de l'Amour.

Dans les bois du Lycée, un jour ſa vue errante
Contemplait ſous de vieux ormeaux,
Les groupes que formait une foule brillante
De vingt jeunes beautés qu'entouraient cent rivaux,
Sa main brûlait déja de ſaiſir ſes pinceaux.
Soudain il apperçoit ſous deux longs traits d'ébene,
Des yeux noirs, bien fendus, pleins d'un feu jailliſſant,
Que ſes regards troublés ne ſoutenaient qu'à peine.
Il voit ſur une joue un coloris charmant,
Qui ſemblait émaner des feux du ſentiment.
Il voit en contemplant une bouche vermeille,
Qu'entr'ouvrait le plus fin ſouris,
Trente perles briller ſous deux rangs de rubis.
Ses boucles de cheveux, ſans cacher ſon oreille,
En ſe jouant autour, deſcendaient ſur un ſein
Plus blanc que n'eſt le lys, plus doux que le ſatin,
Ferme, rond, élevé, qui s'agitant ſans ceſſe,
Eût attiré les yeux de l'auſtere Sageſſe,

Et de tout téméraire eût repoussé la main.
Ebloui, transporté, le disciple d'*Apelle*,
Plus il est éclairé, plus il est connaisseur,
Plus il sent vivement à quel point elle est belle.
Il la quitte à regret, il emporte en son cœur
De tant d'attraits une image fidelle.
Pour peindre la beauté je cherchais un modele;
Des chefs-d'œuvres du ciel, j'ai trouvé le plus beau.
Il prépare sa toile, il choisit son pinceau,
Il veut peindre, il s'arrête, il sent sa main tremblante;
Son cœur trop agité fait palpiter son sein.
Il quitte son travail, il le reprend en vain;
Il ne peut maîtriser l'ardeur qui le tourmente:
C'est trop souffrir, dit-il, je veux revoir *Melanthe*.
Il retourne près d'elle; il suit partout ses pas.
Savant observateur, formé par la peinture,
Il connaît tous les traits de la belle nature.
Mieux que tout autre amant il vante ses appas.
Il lui fait remarquer des charmes qu'elle ignore.
Elle en devient plus vaine. Et fiere au fond du cœur
De fixer les desirs d'un si grand connaisseur,
C'est peu de le charmer; elle s'applique encore
A porter à l'excès sa dévorante ardeur.
Enfin pour l'enflammer, s'il se peut davantage,
Pour lui prouver dumoins qu'aucun défaut caché,

A l'éclat des beautés dont il était touché,
Ne mêlait le moindre nuage.
Un jour avec tendreſſe égarée en ſes bras,
Elle feint de céder, & ſouffre qu'il dénoue
Le voile qui couvrait ſes plus ſecrets appas.
Il admire, il jouit, il s'étonne, il avoue
Que rien de plus parfait ne s'offrit à ſes yeux.
A ces mots deſirés, *Melanthe*, ô tour affreux!
Feignant de revenir d'une ivreſſe profonde,
Dérobe ſes appas à ſon œil curieux,
Le fuit, le menace, le gronde,
S'échappe, & loin de lui va plaire en d'autres lieux.
Vainement, il la cherche, il la ſuit, il l'obſéde
Avec ſoin; avec art, à peine il peut ſaiſir
Le moment de la voir & de l'entretenir.
Bien loin de la toucher, bien loin qu'elle lui céde,
Elle ſemble toujours être prête à le fuir.
Tout ce que peut l'Amour pour fléchir une belle,
Vœux, prieres, égards, reſpect, empreſſement,
Les ſoins, les dons, les jeux, les pleurs, l'emportement,
Il tente tout, hélas! tout échoue auprès d'elle.
Enfin n'eſpérant plus, il part avec douleur,
Il part; le déſeſpoir, la mort eſt dans ſon cœur.
L'abſence ſeule, hélas! peut adoucir ma peine.
Il dit, il s'éloigne d'Athène,
Il fuit dans un déſert. Là d'un mont ſourcilleux

Tombait en écumant un torrent ſinueux.
En vingt Iſles ſes flots ont partagé la plaine.
Un vieil arbre étendu ſur deux rochers divers,
Formait un pont tremblant, iſolé dans les airs.
Les débris d'une tour, un tombeau, des cabanes.
Montraient qu'on a jadis habité ces déſerts.
Non loin s'éleve un temple ignoré des profanes,
Ses toîts de mouſſe ſont couverts,
Ses murs où l'herbe croît ſont partout entr'ouverts;
Une immenſe forêt couronnait ces montagnes.
Au ſortir du vallon le regard enchanté
Embraſſe avec avidité
Les tréſors fortunés de vingt riches campagnes,
Et les remparts d'une cité.
Que la nature plaît! que la nature eſt belle!
Quel ſéjour pour un cœur qui ne veut déſormais
N'aimer & n'étudier qu'elle!
Je ne reverrai plus ſes funeſtes attraits!
Elle perd un ami bien tendre, bien ſincere,
Qui n'avait d'autres ſoins que ceux de ſon bonheur:
Et moi, je ne perds rien qu'une femme légere,
Qui ne m'aima jamais, qui méconnut mon cœur,
Qui peut-être ſe fait un jeu de mon malheur.
En cultivant mon art, j'oublirai l'infidelle.
Occupons-nous des Dieux, oſons peindre leurs traits......

Inutiles

Inutiles efforts! vœux trompés! vains projets!
Quelque ſujet qu'il traite, il ne peut peindre qu'elle.
A la Reine des Dieux il prête ſa fierté,
A *Flore*, ſon maintien & ſa légéreté.
Veut-il peindre *Vénus*? c'eſt *Mélanthe* elle-même;
Ce ſont ſes yeux, ſi vifs & ſi pleins de douceur;
Leur feu perce au travers d'une humide langueur;
Sa bouche, ſes regards, tout annonce qu'elle aime;
Veut-il peindre *Minerve*? ô preſtige trompeur!
Il peint encor ſes yeux; mais ſes yeux plus auſteres,
Tels qu'ils les avait vus, quand armés de rigueur
Ils lançaient des regards ſéveres,
Qui confondaient ſes vœux, & déchiraient ſon cœur.
En vain de ſon amour il cherche à ſe diſtraire;
Toujours il peint *Mélanthe*; il s'en indigne en vain;
Il briſe ſes pinceaux, il les jette; & ſoudain
Succombant au pouvoir d'un charme involontaire,
Il recommence encore à peindre tous ſes traits.

Dans Athènes pourtant l'on vante, l'on admire
Sa touche ſi ſavante & ſes tons ſi parfaits,
Tous ces traits que l'Amour, hélas! rendait ſi vrais:
C'eſt la nature même, & la toile reſpire.
On court dans ſa retraite applaudir ſes travaux;
Mélanthe même y vient inquiette, agitée;

Mon orgueil l'enleva, disait-elle, au repos;
J'ai fait naître sa haine, & je l'ai méritée;
Je me plus trop souvent à redoubler ses maux:
J'aimais à recevoir cependant ses hommages.
Elle leve en tremblant ses yeux sur ses ouvrages,
Elle apperçoit partout ses traits dans ses tableaux.
De surprise & de joie elle reste immobile.
Enfin elle pénétre un solitaire asyle,
Où souvent sans témoins, il travaille en secret,
Occupé d'elle seule, il faisait son portrait.
Elle voit, elle tombe entre ses bras pâmée.
Il jette un cri perçant; ô surprise! ô terreurs!
Cruelle! venez-vous, insultant à mes pleurs,
Braver encor l'amant qui vous a trop aimée;
Rien n'a pu vous bannir de mon ame opprimée,
Mon talent n'a servi qu'à combler mes malheurs;
Qu'à vous graver en moi d'un trait ineffaçable.
Venez-vous, venez-vous, toujours impitoyable,
Augmenter mes regrets, & croître mes douleurs.
--- Je serais trop ingrate; écoutez-moi, dit-elle:
Après ce que j'ai vu, je dois vous adorer.
Eh! quel autre aujourd'hui pourrais-je préférer?
Vous aviez cent rivaux, aucun ne fut fidele;
Plusieurs sont devenus mes cruels ennemis.
Je n'en regrette aucun. Je craignais votre haine.

Je connais tous mes torts... Revenez dans Athène.
Rendez-vous à ses vœux, à ceux de vos amis.
Vainement pour vos feux j'affectai des mépris :
Leur constance en mon cœur fit germer la tendresse,
Votre fuite en secret me remplit de tristesse,
Et sur mes sentimens éclaira mes esprits.
Vous pouvez me punir d'avoir été légere ;
Mais si par vanité j'ai fait votre malheur,
Croyez-moi ; désormais plus juste & plus sincere,
Je mettrai mon orgueil à vous voir, à vous plaire,
A vous faire goûter l'ivresse du bonheur.

O TOI ! cruelle ! ô toi... Mais non, je veux me taire.
Je prétends oublier combien tu me fus chere.
J'étais, comme ce Peintre, épris de tes attraits ;
Tu te faisais un jeu d'empoisonner ma vie.
Et moi, de qui le cœur entraîne le génie,
J'ai dans tous mes écrits dessiné tes portraits.
Je m'en occupe encor... Malheureux !.. & jamais
Tu ne répareras les maux que tu m'as faits.
J'ai perdu tout espoir : fuis donc de ma pensée,
Permets quelque repos à mon âme insensée ;
Ne frappe plus mes yeux, n'assiege plus mes pas.

Un autre objet ſur toi ne l'emportera pas ;
Abſorbé tout entier dans ma douleur extrême,
Je hais tout ce qui plaît, je fuis toute beauté,
Et plein du ſentiment dont je ſuis tourmenté,
Je ne veux plus aimer, je ne veux plus qu'on m'aime.



VIII. OBSERVATION.

LA SURPRISE DE L'AMOUR.

OH, mes amis ! c'est encore une brune,
Qui de mon sort dispose maintenant.
Gardez-vous bien de plaindre ma fortune.
Ai-je donc tort ? L'Amour en aimait une ;
Psyché l'était. Malgré l'affreux tourment
Que me cause la brune trop volage,
Qui de mon cœur eut le dernier hommage,
Sur moi toujours un œil noir est puissant :
Et qui résiste à son regard perçant ?
Brunes étaient & *Corinne* & *Cinthie* ;
Brunes étaient l'amante de *Phaon*,
Et *Déshouliere* & la *Suze* & *Ninon*,
Et toi, surtout immortelle *Emilie*,
Toi, dont le goût, les talens, le génie,
Aux plus grands noms, ont égalé ton nom.

Traversez-vous les plaines de *Neptune*,
L'aîle des vents voltigeant sur les flots
Vous guide-t-elle aux rives de *Paphos*,

Blondes n'y sont une couleur commune,
Tout amateur sait que *Vénus* est brune :
Et s'il a vu les Graces folâtrant
A ses côtés, il sait qu'il n'en est qu'une
Dont les cheveux dans les airs se jouant,
Tombent sur elle en longs filets d'argent.

Fréquentez-vous les bois de l'Hippocrène ?
Chez les Neuf Sœurs encor plus rarement,
On voit briller un si doux ornement.
Et *Calliope*, ainsi que *Melpomene*,
Ont un œil noir, sous un sourcil d'ébene.

Mes chers amis, ai-je donc si grand tort ?
Brune toujours me tiendra dans sa chaîne ;
Tel est, tel fut, & tel sera mon sort.
O ruse de l'Amour ! je fuyais la tendresse ;
Je voulais, comme un Sage, être exempt de faiblesse ;
Je me livrais tout entier aux beaux arts.
Un jour, guidé par eux, j'entre chez *Octavile*.
Je crains sur ses attraits de fixer mes regards.
J'admire un cabinet solitaire, tranquille,
Propre à la paix du cœur, & des Muses l'asyle.
Des glaces, des tableaux, des livres s'y trouvaient.
Le goût sans faste, & l'art sans recherche inutile,
Soigneusement le décoraient.

La toilette d'une belle,
Le pupitre d'un Savant,
Par un peu de désordre est plus intéressant.
On voit que l'une ou l'autre à l'employer fidele
En fait un usage fréquent.
Sur une table ronde, ainsi je vis près d'elle
Des vers, des billets doux, des plumes, des rubans,
Des traités de morale, & de légers romans:
Je crus voir un autel où le fol & le sage,
Également séduits, apportaient leur hommage:
D'un charme décevant tout mon cœur est saisi.
Alors, de ce séjour, je cherche la Maîtresse:
Ses grands traits, son œil noir, sa grace, sa noblesse,
Arrêtent de mes yeux le regard ébloui.
D'un temple auguste & saint, je crus voir la Déesse.
Je voulais lui parler, lui demander ses loix,
Les charmes, la douceur, l'intérêt de sa voix,
La légereté, l'abondance,
Les traits étincelans de sa vive éloquence,
Captivent mon oreille, étonnent mes esprits,
Et portent le désordre en mes sens attendris.
J'étais loin de lui rendre un amoureux hommage,
Les talens de l'Artiste & les vertus du Sage,
Font d'abord le sujet d'un austere entretien.

Bientôt de l'amitié je vantai le lien.
Ma raison se troubla, ma voix devint tremblante;
J'étais à ses genoux, je ne m'y croyais pas.
Je portais sur sa main une main frémissante.
L'œil sur elle attaché, j'observais ses appas,
Ses mouvemens si doux, sa grace ravissante;
Ses yeux noirs unissans, par un charme enchanteur,
A l'éclat le plus vif la plus molle douceur.
Un sourire ouvre-t-il ses levres demi-closes?
J'apperçois en deux rangs d'une égale blancheur,
L'émail étinceller sous l'incarnat des roses.
Son corset de sa taille exprimant le contour,
Sa jupe se courbant sur sa cuisse arrondie,
Et le nud sous la draperie
Se dessinant à l'œil, m'invitait à l'amour;
Résister n'eût été qu'un effort inutile.
Mon cœur ne se possédait pas.
D'un regard enflammé je parcours cet asyle.
Nul profane en ces lieux n'avait porté ses pas.
Tout m'y parut changer. O prodige! ô mystere!
Je n'y vois plus des arts l'auguste sanctuaire;
Ces rideaux, cette alcove, un lit que les desirs
De leur active main préparaient aux plaisirs,
S'offrent à mes regards, & frappant seuls ma vue,
Achevent d'égarer ma raison éperdue.
Mon trouble était trop grand, pour n'en point inspirer;

Le feu qui m'embrasait communiquait sa flamme?
Mon ame avait besoin de s'unir à son ame.
De ses bras amoureux je me sentis serrer....
O charmes de l'Amour! ô volupté céleste!
Du bonheur des élus, avant-goût manifeste!
De quels traits ravissans tu viens nous pénétrer....

Oui, mes amis, voilà comme en sa chaîne
L'Amour remit son captif échappé.
Lorsque j'étais amant faible & trompé,
Je vous ai vu prendre part à ma peine,
Prenez donc part au bonheur que je sens.
Esprit, beauté, douceur, grace, éloquence;
Franchise noble, & plaisirs décevans,
Sermens d'aimer avec persévérance,
J'ai trouvé tout : vous eussiez comme moi,
A ses appas cédé sans résistance,
Et nul de vous n'eût douté de sa foi.

O toi! dont la beauté sous ce joug me ramene!
O toi! de mes destins depuis peu souveraine!
Domine sur mes jours, sans les tyranniser;
Mon cœur est un dépôt que l'Amour te confie:
C'est ton bien : garde-toi pourtant d'en abuser.
Ne te fais pas un jeu de tourmenter ma vie,

De verser dans mon sein la sombre jalousie ;
Prends soin de mon bonheur, tu peux en disposer :
Sur toi seule aujourd'hui je veux m'en reposer :
Sois toujours mon amante & toujours mon
amie.

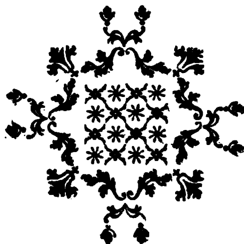


IX. OBSERVATION.

LE MÉDECIN SÉVERE.

POUR un mal très-léger le Médecin *Garus*
Ordonnait à *Melisse* une diete austere :
De l'eau, quelques bouillons, c'est assez, rien de plus :
» Jeûnez, pour vous guérir, c'est le point nécessaire.
» Gardez-vous des plaisirs; je vous les défend tous.
» Ne vous y livrez pas, même avec votre époux. »
Il dit, se leve, tousse, &, courbé sur sa canne,
Il sort très-bien payé, par celle qu'il condamne
A se priver des trésors les plus doux,
A vivre comme vit sur sa tige une plante,
Qu'on arrose avec soin & qu'un peu d'eau sustente.
Son Éleve lui dit, quand il fut retiré :
Ce jeûne me surprend; une extrême abstinence,
Une excessive continence
Echauffe beaucoup plus le sang mal préparé,
Que ne fait des plaisirs l'usage modéré.
Et ces enfans tondus de l'épaisse ignorance,
Dans leurs cloîtres cachés; les Moines, les Nonains,

Ont des maux quelquefois inconnus des mondains.
Je le sais, dit *Garus ;* mais mon expérience,
M'apprend qu'on ne suit pas toujours notre ordonnance.
Si je défendais peu, l'on se permettrait tout.
Croyez, que malgré ma défense,
Je n'empêcherai pas qu'on n'en use, & beaucoup.



X. OBSERVATION.

DE L'ART DE FÉCONDER ET D'AMÉLIORER LES ESPECES.

Veux-tu de beaux épis voir ton champ couronné ?
Garde-toi d'y semer le bled dont il est pere :
Fais choix d'un autre grain né dans une autre terre,
Remplis-en tes sillons ; tu seras étonné
Des progrès qu'y fera cette race étrangere.
Veux-tu que tes vergers rendus plus abondans,
Te rapportent des fruits qui soient plus succulens ?
Dans tes arbres il faut que ton adresse insere
Les rameaux nourrissans d'une branche adultere.
Tes troupeaux bondissans, tes coursiers vigoureux,
Bornés dans leurs amours, s'accouplent-ils entr'eux ?
Leur race sans mêlange aussi-tôt dégénere.
Appelle à ton secours des amans inconnus,
Croise leurs unions, ou tes soins sont perdus.
Avec un étranger que la fille soit mere ;
Que le fils cherche au loin une épouse étrangere :
Tout te prospére alors, tout répond à tes vœux :

Leur race s'ennoblit, elle eſt mâle, elle eſt fiere,
Et leurs enfans plus beaux deviennent plus nombreux.
C'eſt ce qu'ignoraient les ayeux
D'un très-grand Baron d'Allemagne.
Pour conſerver leur ſang fameux,
Pour poſſéder noble compagne,
Toujours ils s'alliaient entr'eux.
Or donc, après un ſiecle ou deux,
Cette race non altérée,
Tant avec ſoin l'on y veillait,
De tout point enfin ſe trouvait
Très-pure & très-dégénérée.
Chaque enfant ſans vigueur naiſſait,
Avec grand peine on l'élevait:
Rarement même on en faiſait.
La race était prête à s'éteindre;
Un ſeul enfant mâle reſtait.
On trouve également à craindre
Qu'un ſang & ſi pur & ſi vieux,
Si vanté dans la Germanie,
Et ſi digne de ſes ayeux
N'expire ou ne ſe méſallie.
A ſa couſine on le marie.
Cet hymen qui convient ſi bien
Pour l'honneur de la Baronnie,
Et pour la généalogie,

En physique ne valait rien.
Pas un enfant il n'en provient.
C'est très-vainement qu'à sa femme
L'époux fait & refait souvent
Le saint devoir qu'elle réclame,
Il n'en peut avoir un enfant.
Il s'en afflige, & fête & prie
Tous les Saints de la Germanie.
Les vieux parens s'en désolaient,
Et juraient même qu'ils feraient
Pélerinage en Italie,
Si leur niece grosse ils voyaient.
Vœux superflus : dans leur colere
Au pauvre époux ils s'en prenaient;
Et très-souvent lui reprochaient
D'ignorer ce qu'il fallait faire :
Tant fut ce mot dit & redit,
Qu'outré d'orgueil & de dépit,
Un jour le pauvre époux saisit
De sa femme la Chambriere;
Et quoiqu'elle fût roturiere,
Il daigna par un doux conflit
Croiser sa race noble & fiere,
Avec la race humble & vulgaire,
Qui dans le village nâquit.
L'union très-bien réussit.

La fille incessamment lui dit,
Que bientôt elle sera mere.
L'époux qu'un tel discours ravit,
Court à sa femme, à sa famille,
Il montre cette jeune fille.
Voyez-vous ce sein qui grossit,
Ce jupon qui se raccourcit,
Ce flanc qui déja s'arrondit?
C'est moi qui ce bien produisit.
Je sais très-bien ce qu'il faut faire;
Et malgré tout ce qu'on a dit
De cet enfant je suis le pere.
Ce n'est donc pas ma faute, à moi,
Si malgré la commune loi,
Madame ne peut être mere.
Madame n'était pas moins fiere
Que son époux. Elle se tut;
Mais tout bas elle résolut
D'éclaircir un pareil mystere.
La famille, qui s'éleva
Contr'elle & qui lui reprocha
De n'être qu'un meuble inutile,
Un cœur froid, un sillon stérile,
Son grand projet accéléra.

Or donc à quelques jours de là

Son

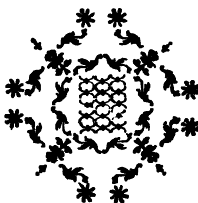
Son noble époux elle imita :
Et pour s'allier ne chercha
Le plus illustre Gentilhomme,
Le plus grand Baron du Pays ;
Un *Artaban*, un *Amadis* ;
Mais le plus vigoureux jeune homme,
Le plus frais, le plus rubicond,
Qui se trouvât dans le canton :
C'était un simple Bûcheron.
Madame aimait beaucoup la chasse,
Les eaux, la profondeur des bois ;
S'égarait même quelquefois,
Et d'errer n'était jamais lasse.
A ce plaisir un mois se passe :
Puis un jour elle parle ainsi
Au Baron, devant sa famille :
Si je n'ai pu jusques ici
Avoir de vous ou fils ou fille,
Ce n'est ma faute : de ceci
Il ne faut point que l'on me gronde ;
Comme une autre je suis féconde ;
Car enfin je suis grosse aussi.
L'époux eut bien quelque surprise ;
Mais la famille témoigna
Tant de joie, & tant l'embrassa,

A la Baronne demanda
Tant de pardons de sa méprise,
Que le mari se rassura.
La femme bientôt lui donna
Un enfant si gros, si robuste,
Que depuis plus de deux cens ans,
Nul dans cette famille auguste
N'avait eu de si beaux enfans.
Tous les Vassaux le visiterent;
Les cloches du château sonnerent,
Les arquebuses se tirerent;
Les Valets & les Paysans,
Des larmes de joie en verserent,
Et de mauvais vin s'enivrerent.
Quand Madame vit le plaisir
Qu'elle causait à tout le monde,
Elle assura qu'à l'avenir
On la verrait souvent féconde;
Et pas n'y manqua. Tous les ans
Elle fit un ou deux enfans.
Ainsi, grace à ses soins prudens
Fut régénérée la famille.
Tout l'imita depuis ce temps;
La fille & la petite fille
De ses arrieres descendans,
Sans rien dire croisent leur race;

Chacune habilément remplace
Un germe faible par un fort.
Ainsi cessa le grand discord
Qui troublait cette race antique.
La paix y regne, & maintenant
Grand pere, époux, mere, parent,
Tout est heureux, tout est content,
Et l'arbre généalogique
De branche en branche va croissant.
C'est très-bien fait assurément;
Je les approuve & les estime,
Et de cet art régénérant,
Je suis loin de leur faire un crime.

Un jour ayant lu ces vers-ci,
Monsieur de votre erreur souffrez qu'on vous défasse,
Me dit un vieil enfant de l'antique *Lévi*.
On doit des animaux toujours croiser la race;
Mais il faut avec l'homme agir tout autrement,
Et toujours marier sa fille
Avec son plus proche parent.
Ainsi du bon *Jacob* prospéra la famille.
---Oui, vous avez raison, l'exemple est excellent.
Votre race est fort belle, & noble & généreuse,
Au physique, au moral, en tout elle est fameuse,
Et de se faire aimer a surtout le talent.

Jadis, malgré vos loix ; elle était peu nombreuse :
Aujourd'hui dispersée en cent climats divers ;
Vous avez des parens dans tout cet Univers :
En dépit des Rabins votre race est croisée :
Et même avec la nôtre elle est apprivoisée.
Plus d'une Israëlite a permis qu'en secret
Un Chrétien possédât ses appas judaïques.
Que ce soit là pécher, j'en ai bien du regret,
Les corps en sont plus sains, les cœurs moins fanatiques.
Nous disputons en vain sur chaque opinion ;
Moins faites pour l'erreur les femmes sont plus justes ;
Avoir de beaux enfans nés de mâles robustes,
Est leur grande religion.



XI. OBSERVATION.

L'UNION DES BEAUX ARTS.

Toujours d'illuſions la jeuneſſe entourée,
Confiante & crédule eſt bientôt égarée.
Un jeune homme bien né croit trouver dans autrui
Les vertus qu'il éprouve en lui :
La gloire le ſéduit ; il travaille, il eſpere
Devenir de ſon ſiecle ou l'*Achille* ou l'*Homère.*
Cenſeurs, vous en riez ; votre froide raiſon,
Soleil pâle & déja penchant vers l'horiſon,
Traite d'égarement ſa jeune confiance.
z-le ; mais dumoins ne le détrompez pas.
Eh ! qui dans les travaux affermira ſes pas ?
Qui lui fera braver avec perſévérance
Les dangers, les chagrins, les peines, l'indigence,
Les dégoûts renaiſſans pires que le trépas,
S'il n'a d'un grand ſuccès la frivole eſpérance ?
Gloire, honneur, renommée, idoles des grands cœurs,
Chimeres qu'on abjure au déclin de ſon âge

Vous avez tout créé ; sans vos appas flatteurs
L'homme, dans les forêts, serait encor sauvage !
La fortune à mes yeux offre moins de douceur ;
Vous êtes tout pour moi ; vous faites le bonheur
Du Guerrier, du Savant, de l'Artiste & du Sage.
J'ai vu beaucoup de gens passer des jours affreux
Au milieu des trésors d'une vaine abondance :
Le jeune homme pour être heureux
N'a besoin que de l'espérance.

Trois jeunes gens au sortir de l'enfance,
D'une pure amitié goûtaient le doux lien :
Nœud d'autant plus chéri, qu'il était leur seul bien :
Le premier était Peintre, & le second Poëte,
Le troisieme Musicien.
Rarement la fortune habite la retraite
De ceux pour qui les arts ont de puissans appas.
Nos jeunes gens n'y pensaient pas.
L'amitié, le travail, la flatteuse espérance,
Le desir des succès, leur seule ambition,
Et les douces erreurs par qui l'illusion
Trompe toujours l'adolescence,
Leur tenaient lieu des biens, vulgaire passion.
Leur cœur était content, que faut-il davantage ?
Une fille jolie, & vive, & du même âge,

De leur ſobre cuiſine avait le ſoin urgent ;
Tenait la chambre propre, & le linge aſſez blanc,
Regnait ſur leur petit ménage,
Préſidait à leur table, & gaiment leur chantait
Les vers que l'un faiſait & que l'autre notait.
Le Peintre s'exerçait en peignant ſon portrait.
Le Poëte à tous trois récitait ſes ouvrages.
Tous l'un de l'autre enfin ils briguaient les ſuffrages,
Mutuellement s'eſtimaient,
Et d'un ſort auſſi doux, tous quatre ſe louaient.
Il faut, pour vivre heureux, peu de biens à des Sages.
Ils n'avaient qu'une chambre, & pour paſſer la nuit,
Tous quatre n'avaient qu'un ſeul lit.
Lit ample & non mollet, non décoré de ſoie,
Non richement doré, non galamment ſculpté ;
Mais ce qui vaut bien mieux, conſtamment habité
Par le ſommeil & par la joie.
Leur ſort fut envié, malgré ſa pauvreté.
Au-deſſous de leur chambre aſſez haut élevée
Un Abbé s'ennuyait, quoiqu'il eût de l'argent.
Du coin d'un œil pervers, il remarqua ſouvent
Cette jeune beauté qui, toujours en riant,
Montait & deſcendait vingt fois dans la journée.
Il l'attaque d'un mot ; elle répond gaiment.

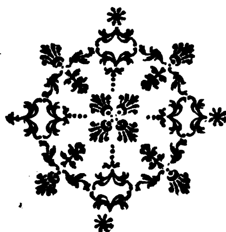
Il veut la plaindre ; elle se dit heureuse :
Elle & ses trois amis vivent tous très-contens.
De l'Abbé, né méchant, l'ame était envieuse ;
Ce bonheur l'importune ; & de ces jeunes gens,
Il résout de troubler la douce destinée :
Pour corrompre la fille, il offre des présens,
Il étale de l'or à sa vue étonnée :
Elle refuse & fuit, & par des soins prudens,
Son adresse depuis ce temps
Évita de l'Abbé la rencontre fâcheuse.
Mais de peur d'alarmer le cœur de ses amis,
Elle ne leur dit rien de cette offre honteuse
Qu'elle rejette avec mépris.
Un soir, le souper fait, tous remplis d'allégresse,
Ivres, non pas du vin
Qui brillait rarement dans leur sobre festin ;
Mais des illusions de leur folle jeunesse,
Assez près de leur table, & non loin de leur lit,
Une seule lumiére éclairant ce réduit,
Tous ensemble ils chantaient. La fille qui les aime,
Assise sur l'un d'eux, de son bras blanc & rond
Embrassait le col du second,
E pressait de son pied le genou du troisieme.
Tous quatre ils répétaient les chœurs d'un Opéra,

Qui devait les combler de richesse & de gloire;
Car chacun d'eux y travailla.
Le Peintre même dessina
Le Palais du Soleil, le Temple de Mémoire,
Le Styx & l'Elysée, & tout ce qui devait
Décorer le Théâtre alors qu'on le jourait:
Tous s'entr'aidant ainsi, s'en aimaient davantage;
Et satisfaits de leur ouvrage,
En chantant ils s'applaudissaient,
Et dans leurs doux transports tous quatre s'embrassaient.
Soudain par un bruit sourd, qui par dégrés arrive,
Leurs plaisirs sont troublés, leur chant interrompu.
Chacun leve la tête, & d'un oreille active,
Cherche qui peut causer ce bruit inattendu.
A grands coups on heurte à la porte.
Tous se levent : ô ciel! à cette heure, chez nous,
Qui peut venir & frapper de la sorte?
Ouvrez, au nom du Roi : leur crie une voix forte.
Ils ouvrent à ce nom qui les fait trembler tous.
Eh, Monsieur! que demandez-vous?
Disent-ils à l'Exempt, dont la vile cohorte
Remplit déja la chambre & le pallier.
Je viens vous arrêter, répond-il au Poëte.
Moi? Monsieur. --- Oui, je vous arrête.

Et j'emporte avec moi, jusqu'au moindre papier.
J'arrête aussi le Peintre avec la jeune fille.
Tel est mon ordre. -- Et sauriez vous pourquoi,
Monsieur, on vient ainsi troubler une famille,
Qui ne fit aucun mal, qui respecta son Roi?...
--- Ma foi, je n'en sais rien; j'obéis; mais je crois
Que vous avez rimé quelque poëme obscene,
Quelque cantique impie, ou des vers médisans;
Et que le Peintre a fait des tableaux indécens.
--- Qui? nous? D'un tel forfait nous sommes innocens.
Je fais un Opéra, mon ami peint la scene....
--- Je vous crois; mais marchons, & n'appréhendez rien.
--- Ne m'emmenez-vous point? dit le Musicien.
--- Non; l'on n'a point encor décrété la musique.
Elle n'est point obscene, impie, ou satyrique:
Notez vos airs en paix. Il dit: en s'en allant.
On apperçut l'Abbé qui, d'un air hypocrite,
Se glissait doucement derriere un satellite:
Et vers la fille se penchant,
Lui dit, ne craignez rien, je connais cette affaire;
Je vous délivrerai: mais j'en veux le salaire.
Ce discours, que tout haut la fille répéta,
Les frappant tous les trois, tous trois les éclaira.

Et le Muſicien, dès l'aurore naiſſante,
Court d'un vieux Magiſtrat implorer la faveur;
Demander ſes amis, & leur unique amante.
L'Abbé, n'en doutez point, fut votre délateur,
Dit ce Magiſtrat vénérable.
Il voulait qu'en priſon l'on vous traînât auſſi;
Le Peintre & le Poëte ont aiſément fourni
Un prétexte aſſez vraiſemblable;
Mais un Muſicien n'eſt point calomniable.
La fille a quelque tort de vivre avec vous trois.
Le mal n'eſt pas bien grand: les jeunes gens, par fois,
Font de ces fautes là. Je la trouve aſſez ſage
D'avoir préféré noblement
Ses amis, & les ſoins de leur petit ménage
A tout l'or dont l'Abbé lui faiſait un préſent.
Son cœur n'eſt point gâté; c'eſt une bonne enfant.
Il dit; de ces Captifs il fait briſer la chaîne.
A ſes regards on les amene.
Il les rejoint à leur ami.
Ils tombent à ſes pieds. Le vieillard les embraſſe.
Ils pleurent en lui rendant grace.
Et ce bon vieillard attendri,
Leur dit, je vois votre innocence.
Contre les faux dévots, je vous protégerai.
Si l'Abbé vous pourſuit, je le réprimerai.

Tous les quatre aimez-vous toujours avec constance.
Vous trouverez un jour les honneurs, l'opulence,
La gloire, dont vos cœurs sont encor plus jaloux ;
Mais jamais, croyez-en ma longue expérience,
Vous n'aurez des jours aussi doux,
Que ceux où vous n'avez de bien que l'espérance,
Et la vive amitié qui vous réunit tous.



XII. OBSERVATION.

LA BERGERE,

OU

L'OCCASION,

OU

POURQUOI LES BERGERS PLAISENT AUX FEMMES.

Un Directeur ſexagénaire,
Un fils de la Sorbonne, homme ſimple & ſavant,
Était dans ſes mœurs ſi ſévere,
Qu'il fut nommé le Saint dès ſon vivant.
De ſa conduite réguliere
Chacun s'édifiait. Un mari vieux, bigot,
L'obſerve, en fait le choix, lui dit ce qu'il eſpere;
Et le mene à Madame *Alpere.*
Voilà, dit ce mari, voilà le plus dévot
Des Prêtres qu'en France on révere.
N'ayez pour lui rien de caché,

Et révélez-lui sans mystere,
Jusqu'au moindre petit péché
Que vous ayez jamais pu faire.
Après qu'il eut ainsi parlé,
Il se retire avec colere ;
Et la laisse sur sa bergere
Renversée à demi, dans un déshabillé
Que les Graces exprès pour l'Amour ont taillé.
Elle jette un coup-d'œil sur l'homme au front austere,
Qui s'assied auprès d'elle, & d'un ton grave & doux
Lui dit : Madame, votre époux
Craint votre âge, & se plaint de vous.
Sans être fort coupable, on peut être légere.
La jeunesse s'égare ; un sage Directeur
De la route du vice au sentier de l'honneur,
Souvent mieux qu'un époux ramene un jeune cœur.
Confiez-vous à moi : parlez, soyez sincere.
Ne me déguisez rien. ---- Qui? moi! vous rien cacher?
Ce n'est pas mon projet. Mon époux vous amene,
Vous saurez tout. Je vais saintement rechercher
Tout ce que j'ai commis contre la loi Chrétienne.
Vous n'en accuserez que la faiblesse humaine :
Jamais en aucun temps je n'ai voulu pécher.
Je suis faible, timide, & vis fort sédentaire.
Assise tout le jour dans cette ample bergere,

Je reçois mes amis, je vois quelques parens.
Une femme à mon âge a toujours des amans.
Mais pour favoriser même le plus aimable,
Je n'ai fait de ma vie, & je ne ferais pas
Un seul pas.
On n'a point à me faire un reproche semblable.
Économe de nos plaisirs,
Un époux rarement consulte nos desirs.
L'Amant plus attentif les éveille sans cesse.
Nelson fut le premier de qui l'heureuse adresse
Sut prendre sur les miens un secret ascendant.
Il hasarde tout en riant.
Sa gaité me plaisait; un soir en badinant,
D'un air tendre il me dit; cruelle!
Pour appaiser les feux d'un amant si fidele,
Je ne veux pas de vous un effort bien puissant;
Que faut-il? presque rien, croyez-moi seulement;
Penchez-vous sur cette bergere.
Il dit; & sa main dans l'instant
Me saisit, & m'incline ainsi négligemment.
Je ris, mais je rougis; il le vit, & partant,
Malgré mes vains efforts, mon trouble & ma colere,
Il triompha de moi: je n'ai trop su comment.
Mais revenue enfin de cet égarement,
Je fuis de ma bergere & de l'appartement,
Témoin de ma faute premiere.

Je n'osais y rentrer, mon cœur était tremblant,
Par mon époux bientôt je m'y vois ramenée;
Il me fait asseoir malgré moi,
Sur ce même fauteuil, où de notre hymenée,
Je venais de trahir la foi.
Le lendemain encor honteuse, timorée,
Dans ce même fauteuil, *Dorville* me surprend;
Je n'étais d'aucun autre amant
Aussi tendrement adorée.
Il se jette à mes pieds; je frémis en pensant
Au malheur de la veille, à mon peu de courage.
Ma pudeur s'alarma; je n'osais davantage
Fixer les yeux sur un amant.
Je sentis quelques pleurs couler sur mon visage.
Je crus en les cachant lui résister bien mieux.
Je portai ma main sur mes yeux:
Sur le dos du fauteuil je renversai ma tête.
Dorville profita de ce moment heureux.
En vain je lui criais, arrête,
Arrête, tu me perds; il poursuit sa conquête,
Et force tous mes sens de répondre à ses vœux.
Je n'y consentais point; pouvais-je être coupable?
Mais depuis ce moment un charme inconcevable
Fut à ma bergere attaché.
Dès que j'y suis placée, une volupté tendre
Éveille de mon cœur le sentiment caché,

En

Et court de veine en veine aussi-tôt se répandre.
Le coussin qui fléchit anime mes desirs.
Un souvenir charmant me ramene aux plaisirs.
Si quelqu'amant survient, je ne puis me défendre.
Et si c'est en effet pécher,
Ce n'est point à la femme à qui l'on doit s'en prendre.
L'homme est coupable seul; lui qui vient me chercher,
Qui me presse & me prie, & me force à me rendre;
Et non moi, malheureuse, hélas! qu'il vient surprendre,
Et qui voudrais, plus docte à triompher,
A ses vœux ne point condescendre.
Sans intrigue, sans art, sans folles passions,
Sans flatter mes amans par des séductions,
J'invoqne en secret la Sagesse.
Mais comment résister sans cesse
Au charme des tentations,
Qui jusques dans ma chambre assiégent ma jeunesse?
Comment se garantir de tant d'illusion,
Et ne céder jamais à nulle occasion?
Hier encor.... parlez... parlez.... que dois-je faire?
Monsieur, je vous croirai; qu'un avis salutaire
Étouffe en moi ce feu terrible, impétueux,
Qui même en ce moment nuit à vos soins pieux,
Et me fait du plaisir un besoin nécessaire....
--- Il faut, Madame.... il faut.... il faut... Le Directeur
Ne trouve plus de voix, se trouble, balbutie,

La nature lui parle, & ſon devoir s'oublie.
Son œil ne voit plus rien que l'objet enchanteur
D'une jeune beauté tendre, enflammée, émue,
D'un corſet, d'un jupon légérement vêtue,
Et de qui le ſein palpitant,
Écarte d'un fichu la gaze à chaque inſtant.
Il cherche à rappeller ſa raiſon éperdue;
Mais ſans ceſſe ſes yeux ſur elle ſe fixaient,
Leurs mains brûlantes ſe preſſaient.
En voulant ſe parler leurs levres ſe touchaient.
Il tremble, elle ſoupire; & ſa tête en arriere
Va preſſer le doſſier de ſa molle bergere.
Ses yeux demi-fermés roulent ſous ſa paupiere.
Sans ſavoir ce qu'il fait le pieux Directeur,
Encor rempli de feu dans ſa verte vieilleſſe,
Emporté, malgré lui, ſe crut dans ſa jeuneſſe,
Et de ſa pénitente il devint poſſeſſeur.
Mais quand il ſortit de cette courte ivreſſe,
Il ſe leve, il ſe ſigne, il tend au Ciel les bras,....
Le Péché m'attendait au bout de ma carriere!
Pardonne, ô Dieu! dit-il, je ne connaiſſais pas
Ce que l'occaſion peut faire.
Eh bien! mon cher Docteur, lui dit Madame *Alpere*,
Souriant d'un ſouris malin,
Eh bien! l'avouerez-vous enfin;
La faibleſſe toujours eſt-elle volontaire?

Voyez-moi quelquefois, parlez a mon époux.
Éteignez ſes ſoupçons jaloux,
Qu'il doive ſon repos à votre miniſtere.
Elle fait appeller ſon époux ſur le champ.
Il entre; & le Docteur, encor tout palpitant,
Redoutant de parler & ne pouvant ſe taire,
Lui dit : Monſieur, ſoyez content,
J'ai bien ſcruté ſon cœur, je le crois innocent;
Mais à ſon âge enfin, aux mœurs, aux circonſtances,
Il faut bien pardonner quelques légers écarts :
Vous, envers votre époux, ne manquez point d'égards,
Et contre vous jamais n'ayez les apparences.





ÉPILOGUE.

Un grand Calculateur des maux de ce bas monde,
Nous dit, hélas! en gémissant,
Que sur la terre il meurt un homme par seconde.
Je le crois; mais par-là je vois très-clairement
Qu'il faut que par seconde il y naisse un enfant.
Pour avoir ce produit, je vois, que par seconde,
Il faut qu'un homme rende une femme féconde.
Une sans y manquer. Mais quoi donc, mes amis,
Tous les grains que l'on seme apportent-ils des fruits?
Non : vous en convenez : ainsi donc je poursuis,
Et je dis
Qu'à ce juste calcul, afin que tout réponde,
Il faut absolument, il faut que dans ce monde,
Bien des couples conjoins soient heureux par seconde.
Cela console un peu : mon cœur se sent flatté,
Quand je vois que malgré le mal qui nous inonde,
Le bien l'emporte encor; & que tout supputé,
La volupté domine, & le plaisir abonde.

Fin du Livre second.



GRAVES OBSERVATIONS *SUR* LES BONNES MŒURS.

LIVRE TROISIEME.

PREMIERE OBSERVATION.

LE NON.

Je ſais qu'en mainte occaſion,
Toute femme doit dire non :
Et de cette négation,
Je ſens quel eſt tout l'avantage.
Mais un oui quelquefois eſt bon :

On peut très-bien en faire usage.
A cela *Claudine* répond
Que qui veut oui, doit dire non.,
Et que la contradiction
Anime bien plus le courage,
Que ne fait l'approbation.
Je n'en sais rien : cela peut être :
Sur ce sujet qui me confond,
Mon savoir n'est pas bien profond.
Claudine doit mieux s'y connaître;
Elle a de l'érudition;
Hier aussi me conta-t-elle
La noble histoire d'une Belle
Qui gagna fort à dire non:
Or voici sa narration.

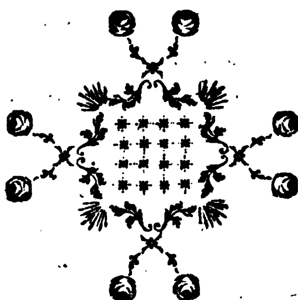
Non loin des rives de la Seine,
Dans un labyrinthe de fleurs,
Bocage où le jour entre à peine,
Loin de l'œil des observateurs,
Valere un jour trouva *Climene*.
Vous avez de charmans appas,
Lui dit-il, & dans la nature
Rien n'est plus beau. --- Non : je n'ai pas
Tant de beauté. --- Je vous le jure,

Vos yeux, vos traits, votre figure,
Votre air, tout est céleste en vous:
Et rien ne guérit la blessure
Que fait ce regard vif & doux.
---Non, *Valere*, vous voulez rire:
Je suis laide, je me fais peur.
Mon œil ne blesse, ni n'inspire,
Et je n'ai nul adorateur.
--- Exceptez-moi du moins, Madame;
Je brûle, je meurs, & mon ame
Se fond & s'élance vers vous.
--- Discours qu'on tient à toute femme.
Discours qui se ressemblent tous.
Est-ce ainsi que l'on persuade?
---Il est vrai, le propos est fade;
Il faut un objet plus certain:
De tout ce que j'ai dit, Madame,
Voici la preuve en votre main,
Vous le voyez, je suis en flamme.
---Monsieur, cela ne prouve rien.
---Il vous faut la preuve complette,
Madame, & vous pensez très-bien:
L'affaire sera bientôt faite.
--- Non, Monsieur, je ne le veux pas.
Finissez donc: — Belle *Climene*,

Souffrez qu'un amant dans vos bras...
— Non, jamais... — Résistance vaine...
— Jamais je n'y consentirai.
— Oh ! malgré-vous j'y passerai.
J'y suis. — Vous vous trompez, vous dis-je :
Non, jamais vous n'y parviendrez...
— Si je n'y suis pas, où donc suis-je ?
C'est lui... j'y suis... Vous l'avouerez.
— Non, non, non, non, c'est un prestige...
L'Amant agit & ne répond
Aucun mot à ces quatre non.
Mais quand de son ame enflammée
La fureur fut un peu calmée :
Eh bien ! dit-il à sa Beauté,
En viens-je, & l'avez-vous été ?
— Non; point du tout, en vérité,
— Quoi ? je ne vous ai pas. . Madame,
Songez-y bien. — Non, sur mon ame.
— Oh ! parbleu, vous le serez donc
Plus que femme ne le fut onc.
Je ne veux pas, quoiqu'il en coûte,
Sur ce point vous laisser de doute.
Il dit; la Dame se défend,
Et lui résiste, & toujours nie,
Les faits qu'allegue son amant.

Mais quand ſa courſe fut finie,
De la lice il ne ſortit pas :
Et la preſſant entre ſes bras,
Il dit : qu'en penſez-vous la Belle?
Sans ſortir du poſte où je ſuis,
Faiſons une courſe nouvelle,
Tous vos doutes ſeront détruits.
Il part, il fournit ſa carriere,
Puis s'élançant de la barriere,
Eh bien, dit-il, Beauté ſi fiere,
Avez-vous bien paſſé le pas?
L'êtes-vous? --- Je ne le ſuis pas.
Votre extravagance eſt trop grande :
Ne croyez pas que je me rende.
--- Eh quoi, vous oſez ſoutenir....
Quand votre œil eſt encor humide
De ces pleurs qu'arrache un plaiſir
Si doux, ſi vif & ſi rapide.
--- Cela ne prouve rien du tout.
---Ah! c'eſt trop me pouſſer à bout,
Et je vais encor de plus belle....
Non : c'en eſt aſſez, lui dit-elle;
Demain vous pourrez revenir;
Je ſerai ſeule en ce bocage :
J'excuſe tout ce badinage.

Ne croyez pas mieux réussir.
Toujours habile à me défendre,
Quoi que vous puissiez entreprendre
Non ; jamais, jamais à me rendre
Vous ne me ferez consentir.



II. OBSERVATION.

LE OUI.

Hier, jour de confeſſion,
Mon Directeur a de *Claudine*
Entendu la narration.
Il approuva fort ſa doctrine.
Mais ſi le non, dit-il, eſt bon,
C'eſt pour vos Dames du bon ton;
Car dans une bouche enfantine
Un oui ſied encor mieux qu'un non.
Quoique vieux j'ai bonne mémoire:
Or donc écoutez une hiſtoire
Qui fonde mon opinion.

Roſire était fort ingénue;
Roſire à peine avait treize ans:
De ſa mere les yeux prudens
Ne la perdaient guère de vue.
A *Roſire* on diſait ſouvent,
Fille honnête jamais ne ment.
Il advint par-là que *Roſire*

S'imagina tout bonnement
Que le vrai doit toujours se dire ;
Elle le dit exactement,
Croyant prouver qu'elle était sage.
Rosire avoit pour Confesseur
De sa mere le Directeur ;
Prêtre zélé, Saint personnage,
Prisé des meres, des époux,
Et des filles du voisinage ;
Se conformant à tous les goûts,
Et convenant très bien à tous.
Un jour donc ayant de la mere
Pesé, lavé, scruté, cherché,
Et délié chaque péché,
Ne trouvant plus rien à lui faire,
Il sort de son appartement :
Il fait rencontre de *Rosire*,
L'arrête, & se met à lui dire,
D'un ton aussi doux qu'imposant :
Ma fille, il convient de m'instruire
De vos plus secrets sentimens,
Et de tous les grands changemens
Qu'en vous chaque jour doit produire.
Votre âge est l'âge où le Démon
Nous induit en tentation.
Avec tant d'adresse il conspire

Que chaque ſens eſt entiché
En vous d'un différent péché;
Vos yeux le ſont de convoitiſe;
Votre bouche de gourmandiſe,
Votre oreille l'eſt d'écouter
Mieux qu'un ſermon la flatterie;
Votre beau ſein de palpiter,
Quand quelqu'un vous trouve jolie.
Mais vous avez peut-être un ſens,
Qui commet des péchés plus grands.
En ſecret je ſais qu'il s'embraſe,
Qu'il vous fait tomber en extaſe.
—— Oui, mon Pere, il n'eſt que trop vrai,
 épond l'innocente *Roſire*.
—— Eh bien, je vous en guérirai:
Mais tout ce que je vais vous dire,
Ma belle enfant, vous le ferez ?
Oui, mon pere : —— Quand vous verrez
Quelqu'objet qui pourra vous plaire,
Fermez vos yeux : à moi penſez
Si bien, qu'à la fin vous voyez
Tous mes traits ſous votre paupiere.
N'y manquez jamais. — Oui, mon Pere,
— Et quand quelqu'un vous entendrez
Vanter cette bouche vermeille,
Ces yeux noirs, ces cheveux dorés,

Détournez ſoudain votre oreille ;
Penſez à moi ſi fortement,
Que vous m'entendiez quoiqu'abſent.
—Oui, mon Pere. — Ma belle enfant,
Pour échapper à la pourſuite,
De l'eſprit en tout malfaiſant,
Prenez ce flacon d'eau bénite.
Avec le bout de votre doigt,
Vous en rafraîchirez l'endroit
Où brûle ce feu trop à craindre.
Si cette eau ne peut pas l'éteindre,
Ma fille vous me le direz :
N'en parlez point à votre mere,
Et demain je viendrai vous faire
Ce qu'il faut, & vous guérirez ;
Puis jamais vous ne pécherez.
— Oui, mon Pere. Il part ; & la mere
Arrive avec vingt jeunes gens,
Dont les uns étaient ſes amans,
Et dont les autres à *Roſire*
Préſentaient un premier encens.
En les voyant elle ſoupire :
Le feu s'allume dans ſes ſens.
Pour l'éteindre elle ſe retire ;
Dans les jardins elle deſcend,
Et ſe cache en un boſquet ſombre,

Que l'art a formé ſavamment
Pour le plaiſir: & là, ſous l'ombre
De vingt arbuſtes en berceaux,
D'une fontaine on voit les flots
Rouler avec un doux murmure,
Et ſe diviſant en ruiſſeaux,
Embraſſer un lit de verdure,
Puis ſe perdre ſous des roſeaux.
Là vient, d'une courſe ſubite,
Roſire ſon flacon en main;
Se flattant d'éteindre au plus vîte
Le feu qu'allume le malin,
En y mettant de l'eau bénite.
Le feu n'en eſt que plus ardent;
Son embarras devient plus grand,
De ſon trouble ſon ſein palpite.
Le jeune *Hermoſe* tendrement,
Qui vole ſans ceſſe à ſa ſuite,
Hermoſe arrive en ce moment:
Roſire veut prendre la fuite;
Mais il l'arrête en l'embraſſant.
—— Tendre objet pour qui je ſoupire,
Ce baiſer, ma belle *Roſire*,
Eſt-il pour vous auſſi touchant?
—— Oui, lui dit-elle, ingénuement.
—— Un ſecond ſera mieux je penſe,

Voulez-vous que je recommence ?
--- Oui, répond-elle, assurément.
--- M'aimez-vous ? --- Oui, bien tendrement.
--- Rendez donc heureux votre amant.
Le voulez-vous ? --- Oui, mais comment ?
Sur l'herbe fraîche & parfumée,
Et de mille fleurs émaillée,
Aussi-tôt *Hermose* l'étend.
L'innocente & simple *Rosire*,
Au bonheur d'un si tendre amant,
Ne met aucun empêchement.
Elle sourit, elle soupire,
Elle se flatte qu'il éteint
Le feu qu'allume le malin.
Elle fut prête à le lui dire ;
Cependant elle n'en fit rien.
Le jour suivant, dès le matin,
Avant de visiter sa mere,
Le Directeur chez elle vint.
De cette eau sainte & salutaire,
Avez-vous, dit-il, fait emploi ?
--- Oui ; mais, dit-elle, en bonne foi,
Elle ne me réussit guère.
Toute la nuit j'étais en feu.
--- Eh bien, il faut que je vous fasse
Un remède plus efficace ;

Mettez

Mettez-vous sur ce *Prie-Dieu.*
A mes conseils soyez soumise :
Posez-vous sur vos deux genoux.
Baissez ce beau front, courbez-vous :
Soyez humble devant l'Église ;
Songez que ce qui scandalise
De la part d'un homme mondain ;
Édifie en un Sacristain.
Priez donc ; & gardez-vous bien
D'interrompre votre priere.
Quoique je fasse, laissez faire,
Et ne vous étonnez de rien.
M'obéirez-vous ? --- Oui, mon Pere.
Contre le malin aussi-tôt
Le Moine livre un grand assaut.
Un second succéde bientôt.
Puis faisant relever *Rosire*,
Cela, lui dit-il, doit suffire.
--- Oui, mon Pere, pour le plaisir ;
Mais non pas pour me bien guérir :
Je dois vous parler sans mystere ;
Hier dans un bois solitaire,
Quoiqu'il s'y prît différemment,
Hermose m'en a fait autant :
Je voulais épargner vos peines ;
Mes tentatives furent vaines,

Je n'en brûle pas moins pourtant.
Le ſourcil du Révérend Pere,
A ce diſcours ſe renfrogna,
Juſqu'au haut du front remonta :
Il penſa ſe mettre en colere ;
Mais ſagement il ſe calma.
En vain je voudrais vous ſouſtraire
Au malin, dit-il, mon enfant,
Et pour éteindre un feu ſi grand,
Mon pouvoir n'eſt pas ſuffiſant.
Voici pourtánt ce qu'il faut faire :
Prenez l'époux que votre mere
Doit vous offrir inceſſamment,
Gardez *Hermoſe* pour amant,
Et laiſſez-moi le ſoin prudent
De diriger au bien votre ame :
D'encenſer, comme eux, vos appas,
Et d'amortir un peu la flamme,
Qu'à nous trois nous n'éteindrons pas.
Rien n'eſt pour vous plus ſalutaire.
Y conſentez-vous ? --- Oui, mon Pere.



III. OBSERVATION.

LE SILENCE.

Oh ! Mesdames, en vérité
Vous êtes d'humeur trop sévere :
Des récits que j'aime à vous faire,
Vous blâmez la simplicité.
Et d'une gaze trop légere,
Au gré de votre chasteté,
Ma main voile la nudité
Des Héroïnes de Cythere.
Oui, ni *non* ne peuvent vous plaire.
Essayons pour vous satisfaire
De vous parler d'une Beauté
Qui, jusques au bout, sut se taire;
Il en est de tout caractere.

Autrefois quand j'étais galant,
J'avais observé finement,
Que chaque femme a sa maniere

Et son mot dans ce doux moment.
Celle dont je parle à présent,
Ne soupirait pas seulement.
Dans la nature tout différe.
Or, pour ne rien dire en aimant,
Une femme est-elle moins bonne?
Qui ne dit mot assurément,
Ne doit scandaliser personne.

Ainsi, Mesdames, vous lirez
Aujourd'hui mes vers sans scandale;
Et peut-être vous en suivrez
Sans en rien dire, la morale.

Du plus bavard des Avocats
Dame *Lucile* était la femme.
S'en servait-il? — Oui : mais non pas
Comme un amant fait de sa Dame,
Comme un mari de sa moitié.
Las! il l'employait sans pitié,
A lui parler des procédures,
Des sottises, des aventures
Du pauvre client qu'il pillait:
Le matin il lui récitait
Le plaidoyer qu'il allait faire;

A son retour il lui contait
Ce qu'avait dit son adversaire:
Et le soir il l'entretenait
Des réponses qu'il méditait
Pour triompher de son Confrere:
Notre Avocat se répétait,
Tant & si longuement parlait,
Que sa femme muette était.
Mais sur-tout il se complaisait
A plaider contre l'adultere.
Si quelque femme avait forfait,
C'était à lui qu'on s'adressait,
Pour divulguer ce doux mystere.
Notre Avocat pas n'y manquait.
De Thémis le vieux sanctuaire
De ses clameurs rétentissait;
Avec grand soin il détaillait,
Comment la femme s'y prenait,
Les rendez-vous qu'elle donnait,
Quand, comment, de quelle maniere
Son favori la conjoignait.
Mais malgré les soins qu'il prenait,
Notre Avocat ne gagnait guère
Les causes qu'il entreprenait;
Il revenait fort en colere:
Puis son épouse il sermonait,

Lui disait & lui redisait,
» Si jamais on vous en contait,
» Laissez vos amans se morfondre :
» Songez que *Barthole* & *Cujas*
» Disent que femme en aucun cas,
» Ne doit aucun mot leur répondre.
Par respect pour ces grands Auteurs,
Pour ces éternels Citateurs
Des loix, du Code & du Digeste,
Aux encenseurs de ses appas,
Des yeux, de la voix, ni du geste,
Lucile ne répondait pas. . . .
Nul n'en obtient le moindre signe.
L'un en rit, l'autre s'en indigne;
Un jeune Clerc, nommé *Coras*,
S'obstine, malgré ce silence,
A la poursuivre, à lui parler
De ses vœux, de son espérance,
Des feux dont il se sent brûler.
A l'expression tendre & vive,
Dont il lui dépeint ses appas,
Les yeux fixes, l'oreille active,
Lucile paraît attentive,
Et pourtant ne lui répond pas.
Le pauvre amant se désespere,
Contr'elle se met en colere :

Écrit vingt billets : on les lit ;
Mais à nul on ne répondit.
Son courroux se change en furie ;
Il la maudit, il l'injurie.
Lucile ne s'en fâche pas,
Sachant bien que toute invective,
D'un amant en semblable cas,
Prouve que sa flamme est très-vive,
Et fait l'éloge des appas
De la Beauté qui le captive.
Après ces funestes éclats,
Toujours muette à l'ordinaire,
Lucile le voit sans colere,
Et se tait sur ses billets doux.
L'Amant revient de son courroux,
Change d'attaque & de langage,
Et sans exhaler davantage
Ses feux & ses soupçons jaloux,
Il lui demande un rendez-vous.
Point de réponse. Mais *Lucile*,
Le lendemain, en femme habile,
Dès qu'au Barreau fut son époux,
Disperse avec art la cohorte
Des importuns & des cliens ;
Écarte même tous ses gens,

Et laisse entr'ouverte sa porte.
L'Amant survint & la ferma,
Chercha *Lucile*, & la trouva
Assise ; où ? près de sa fenêtre.
Tous ses voisins la pouvaient voir.
Coras en est au désespoir ;
Il cherche à lui faire connaître
L'excès touchant de ses malheurs ;
Il verse même quelques pleurs.
Point de réponse : & de *Lucile*
La bouche est toujours immobile.
Elle se leve cependant,
Et va se rasseoir sans rien dire
Au fond de son appartement.
L'Amant la suit, pleure, soupire,
Tombe à ses pieds en la pressant ;
Elle se tait & se défend,
Et tout l'art de son tendre amant,
Ne peut fléchir sa résistance ;
Ni troubler ce profond silence.
Il veut user de violence,
Elle se tait, se leve & fuit.
Coras ardemment la poursuit,
Dans la ruelle de son lit,
Lucile cherche une retraite.

Coras auſſi-tôt la ſaiſit,
Et ſur la plume qui fléchit,
Il poſe ſa Beauté muette,
Pas un mot elle ne lui dit,
Il la preſſe, il parle, il agit;
Pas un mot dans ce doux conflit,
De ce long ſilence il s'irrite,
Il parle plus éloquemment,
Pas un ſeul mot on ne lui rend.
Et quoi qu'il faſſe d'étonnant,
Quoi qu'à lui répondre il l'excite;
Pas un ſeul ſoupir il n'entend.
A la fin quand ce tendre amant
Eut épuiſé ſon éloquence,
Il lui dit: Madame, à préſent,
Vous pouvez rompre le ſilence:
Sur mon amour, ſur mon deſſein,
Votre cœur n'eſt plus incertain.
Apprenez-moi, Beauté touchante,
Si de moi vous êtes contente,
Si je dois revenir demain.
Votre réponſe eſt néceſſaire,
Lucile vous le ſentez bien.
Lucile ne répondit rien:
Après, comme avant ſût ſe taire;
Mais elle lui ſerra la main.

IV. OBSERVATION.

A CHACUN SA MANIERE.

Qu'on dise un oui, qu'on dise un non,
L'à-propos seul peut rendre bon,
Ou de parler ou de se taire.
Si chaque femme a sa façon,
Et son mot dans ce doux mystere;
Selon l'homme & l'occasion,
Femme habile change de ton,
Et de langage & de maniere.

Bélise n'y manquait jamais,
Bélise de tous ses attraits
Aimait beaucoup à faire usage.
Femme d'un dévot personnage.
Bélise en s'acquittant, hélas!
Des saints devoirs du mariage,
Ne parlait point, n'agissait pas,
Goûtait le plaisir sans rien dire,

Sans paraître y prendre de part.
Si par hasard elle soupire,
Elle assure qu'elle respire ;
Qu'elle se livre par égard
Pour son mari, non pour la chose.
Au bon dévot elle en impose,
Et sa complaisance le rend
Plus amoureux, & plus ardent,
Et plus avide de lui faire
Goûter le plaisir qu'il ressent,
Et qu'il croit qu'elle n'aime guere.
Ma femme est froide, se dit-il,
Par conséquent ma femme est sage.
De ce raisonnement subtil,
Plus d'une époux a fait usage.
Bélise en sent tout l'avantage :
Et chaque jour avec ardeur
Elle lui prouve davantage
Sa complaisance & sa froideur.
L'Amour ailleurs l'en dédommage.
Cet époux modeste & sage,
D'un jeune écolier de seize ans,
Avec beaucoup d'art encourage
Les desirs & les feux naissans.
En lui tout charme, tout engage ;
Beaux yeux, beaux traits, & son visage

Brillait des couleurs du Printemps ;
De ſes cheveux l'épais ombrage ,
Son port, ſon maintien, tout préſage ,
Ces talens des femmes priſés :
Mais las ! il avait de ſon âge
Les vertus & les préjugés.
Il croit qu'on parle comme on penſe :
Et qu'en agiſſant, tout Chrétien
Suit la morale & fait le bien,
Que dans ſes diſcours il avance.
Il croit d'après ſon Précepteur,
Et ſon Seneque & l'Évangile,
Que l'amour bleſſe la pudeur,
Et que toute femme d'honneur,
A ſe rendre eſt fort difficile.
Timide & tendre, il n'eût jamais
Oſé dire un mot à *Béliſe*,
Du goût qu'il ſent pour ſes attraits,
Ni tenter la moindre entrepriſe.
Mais *Béliſe* le devina ;
Béliſe auſſi-tôt lui parla
Contre l'Amour & la tendreſſe :
Et ſi vivement lui vanta
La retenue & la ſageſſe,
Que le bon jeune homme en manqua.
Béliſe alors fondit en larmes,

De crime & d'erreur s'accusa.
Ce trait de pudeur enchanta
Ce bon jeune homme ; il lui trouva
Dans les pleurs beaucoup plus de charmes ;
Demanda grace, & s'excusa,
Si bien, qu'encor il l'outragea.
Je ne vous dis rien des promesses
Que de lui *Bélise* exigea :
Qu'il n'aura point d'autres maîtresses ;
Que jamais il n'en parlera.
Le jeune homme l'en assura ;
La baise, rebaise, & s'en va :
Bien certain qu'il a pour amante
La plus sage, la plus constante,
Et la plus modeste Beauté,
Qui soit dans toute la Cité.
Bénissant son sort, & sa belle,
Le jeune homme se met au lit,
S'endort, & ne rêve que d'elle.
Et *Bélise* passe la nuit
A certain bal, où l'infidelle
Chaque galant tente & séduit.
Un Colonel la reconduit,
Et du vœu qu'il fait de lui plaire,
Il s'explique en vrai Militaire.
Bélise en rit, & répond non

A chaque propofition :
Puis elle l'agace & l'obftine,
Le brave & l'ofe défier,
Si qu'enfin il fe détermine,
A tout brufquer, à la traiter
Comme ville mife au pillage.
Bélife en rit bien davantage ;
Des pieds & des mains fe défend,
Et réfifte avec tant d'audace,
Que l'ennemi furprend la place,
Et s'y maintient effrontément.
Bélife rit, *Bélife* crie,
Bélife chaque coup lui rend,
Et s'agite en fe défendant,
Avec tant d'art, & de furie,
Que le Colonel de fa vie
Ne fentit un plaifir fi grand.

Le lendemain à fa toilette,
Le Colonel & l'Écolier,
L'ame également fatisfaite,
Vinrent pour la remercier.
Quand le jeune homme la regarde,
Ou qu'un mot galant il hafarde,
De la Belle les yeux baiffés,
Paraiffent être embarraffés.

Mais au Colonel adressés,
Ses regards demeurent fixés.
Même elle approuve d'un sourire
Les bons mots, les contes usés,
Et les équivoques glacés,
Dont il prétend la faire rire.
Or, dans le temps qu'ils affectaient
Ainsi différemment *Bélise*,
Et que tous deux ils méditaient
De tenter nouvelle entreprise,
Vingt rivaux près d'elle arrivaient.
Chacun s'empressait à lui plaire,
Et *Bélise* leur répondait
A chacun selon sa maniere.
Chacun d'eux finement disait
Des mots qu'elle seule entendait.
Un jeune Abbé tout haut jurait,
Qu'elle avait l'ame fort pieuse.
Son vieux Rapporteur assurait
Qu'elle serait bonne Plaideuse,
Si quelquefois elle n'était
Sur certain point trop chicaneuse.
Et le bon époux qui riait
Des soins que chacun d'eux prenait;
Par pitié pour eux leur disait:
Ma femme est franche & naturelle,

Mais je plains bien qui l'aimerait,
Car moi, moi ſon époux fidele;
Moi, de ſes vœux, le ſeul objet,
Je ſerais bien plus content d'elle,
Si ſon ame moins froide était.

Fin du troiſieme & dernier Livre.

TABLE

TABLE GÉNÉRALE

DES

OBSERVATIONS.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

PORTRAITS D'APRÈS NATURE.

Fin de la Table.

ERRATA.

PAGE 57. XXIII. observation, *lisez*, XIII.

ERRATA.

PRÉFACE.

PAGE x, *ligne* 2, relevent, *lisez* révelent.

OBSERVATIONS.

Réclame de la page 4, Aux, *lisez* Je.

Page	*Vers*	*Au lieu de*	*Lisez*
13	4	marque,	marquent.
24	4	meurt,	meure.
27	20	lieux,	lieu.
34	9	sans le croire,	sans la croire.
76	3	un jeune,	une jeune.
84	24	qu'attendrit,	qu'attendait.
105	6	qui me cause,	qui me causa.
116	9	qui ce bien produisit,	qui ce bien ai produit.
118	22	fut régénérée,	se régénéra.
121	10	nez-le,	Plaignez-le.
124	23	E,	Et.
129		pourquoi les Bergers,	les Bergeres.
134	18	quand il sortit,	quand il fut sorti.
145	14	épond,	répond.
159	21	cet époux,	cette épouse.

ERRATA DE LA TABLE.

PAGE 260, *lisez* 165; *même page*, la crainte indiscrette, *lisez* la crainte des indiscrets; *même page*, la Comtesse de Trimalcie, *page* 81, *lisez* 82; la Bergere ou l'occasion, *page* 130, *lisez* 129.



